

Pied à terre

Edité aux Editions du Laquet (2001)

de

Serge Sándor

Serge Sándor

14 allée des Pommiers, Rosny sous Bois / 93110

Tél : 01 48 94 96 18

sergesandor@free.fr - <http://cielabyrinthe@free.fr>

En extérieur : A la campagne, dans les champs ou tout autre lieu imaginaire.

En intérieur : Dans la maison de Maryse.

De nos jours.

Berny	Homme d'une quarantaine d'années
Emilie	Sa femme, plus jeune
Maryse	Femme de 45, 50 ans, demi-sœur de Berny
Pierre	Son fils, 25 ans
Alphonse	Le mari de Maryse, la cinquantaine
Fanny	Fille d'Emilie et de Berny, 16, 17 ans

EN SOIREE

Scène première

Pierre et Fanny dans la pénombre.

Pierre : Fanny, ma petite sœur, il va falloir les accueillir, les accueillir à un instant précis, pas avant pas après. Choisir le moment propice, et les prendre à la gorge comme si tu étais une revenante. Nous devons être cruels, les perdre, les retrouver inquiets, tourmentés, angoissés, agités, les confondre, les traiter avec toute la finesse d'une torture qui ne dit pas son nom, qui cache ses raisons, ses causes, une torture sans fin, jamais provisoire. Il nous faudra jusqu'au tréfonds de nous-mêmes découvrir des armes même celles qui nous rebutent, nous avilissent, nous répugnent, les plus lâches, les plus nobles, toutes sont bonnes et toutes doivent être exaltées, utilisées à une seule fin, jusqu'à leur épuisement, leur extinction. Même si nous nous détestons de devenir aussi bestial, nous ne serons jamais au bout de nos peines et nous irons creuser encore et encore jusqu'à ce que la haine de nous-mêmes nous donne la force d'effacer toute émotion et pitié et faiblesse. Nous devons être comme la pierre qui quitte son lance pierre, toucher et retoucher sa cible, pas une pierre qui ne frappe qu'un coup mais une multitude de petits cailloux qui viennent répéter en écho leur impact sans jamais se lasser. Je t'aiderai, tu m'aideras à accomplir ce que le devoir nous oblige de devenir, frère et sœur siamois, à cause de l'abominable. Et si nous sommes à bout, vidés, nous nous nourrirons de cette rancœur innommable, et repartirons chargés de dégoût, le cœur vidé de son sang, la bouche gonflée de la nausée des mauvais cauchemars... Je suis prêt... Je te le promets nous resterons "loyal", malgré toutes nos débauches indécentes, perverses et crapuleuses... Le loup égorgé dans sa propre bergerie, c'est ce que tu veux, non ?

Scène 2

En extérieur

- Berny : Je me demande pourquoi il nous a déposés là ?
- Emilie : Tu souhaitais marcher.
- Berny : Marcher évidemment, tous les citadins souhaitent marcher, se promener, respirer un peu, se laver le poumon, se donner de l'air, se requinquer, mais marcher n'a jamais été s'empêtrer. C'est bouseux ici, ça colle à la semelle.
- Emilie : Il fait humide, c'est une région humide ! C'est la campagne telle qu'on se l'imagine et on a raison de se l'imaginer telle quelle.
- Berny : Il aurait mieux fait de nous déposer devant la porte.
- Emilie : Il te l'a proposé.
- Berny : Nous ne devrions pas être très loin, n'est-ce pas ?
- Emilie : C'est ce que tu as dit en descendant de la voiture.
- Berny : Donc nous ne sommes plus très loin... Oh merde, j'ai marché dedans.
- Emilie : C'est une bouse.
- Berny : Et comment cela s'appelle à ton avis les excréments des bêtes de campagne quand on vient de la ville ?
- Emilie : Nous pouvons revenir à la voiture.
- Berny : Pour que le chauffeur nous rit au nez.
- Emilie : Il ne l'a jamais fait.
- Berny : Il ne le fait pas, mais moi je l'entends son rire même s'il le retient et je ne le supporte pas.
- Emilie : On continue.
- Berny : Bien sûr maintenant que tu m'as traîné jusqu'ici.
- Emilie : Je ne t'ai pas forcé.
- Berny : Non, mais presque.
- Emilie : Tu peux t'en retourner si tu veux, je me débrouillerai bien toute seule.
- Berny : Non. Quand c'est décidé, c'est décidé et je ne suis pas de ces chasseurs qui reviennent bredouille les jours de fête.
- Emilie : C'est dimanche.
- Berny : Jour de Dieu. C'est encore loin ?
- Emilie : Je n'en sais rien, je ne connais pas cet endroit. Je ne connais rien de ce coin.
- Berny : Eh bien moi non plus.
- Maryse : Pourtant tu es déjà venu.

Berny : Oui, je crois mais il y a longtemps et par une autre route... Bon, regardons à nouveau le plan. (Ils ouvrent une carte) Mais pourquoi nous a-t-il déposés si loin ?

Emilie : C'est toi qui le lui as demandé, tu voulais te balader. Il t'a même montré le plan.

Berny : C'est illisible. D'ailleurs tous les plans sont illisibles. Les échelles sont trompeuses, les cartes aussi. Tiens, souviens-toi l'Amérique !

Emilie : Non pas l'Amérique ! Berny non, je t'en supplie pas l'Amérique !

Berny : Si, l'Amérique ! Souviens-toi !... Sur les cartes tout nous semblait si proche et nous avons avalé des milliers de kilomètres que nous n'avons jamais digérés. Je déteste ces grands pays qui prennent tout l'espace sous un seul nom, sous prétexte qu'un seul nom suffit, quelle vanité !

Emilie : Nous n'irons plus en Amérique.

Berny : Non, nous irons seulement là où il y a des frontières à passer, c'est cela avant tout le plaisir du voyage, alors quand on roule sans en croiser une, ne serait-ce qu'une seule, cela devient un mensonge, oui un mensonge ! Pas de dépaysement, les mêmes panneaux, les mêmes flèches, les mêmes agents, les mêmes routes, les mêmes voitures qui tournent en rond sur le circuit, le départ identique à l'arrivée.

Emilie: Ce n'est qu'un mauvais souvenir, tu ne peux pas l'effacer.

Berny : Non je ne peux pas ! (il regarde la carte) Carte d'état major, carte routière, je n'y comprends rien, mon index touche le but et pourtant tout est vide à l'horizon. C'est illisible. Mais bon sang où est cette maison ? (Il lui rend la carte)

Emilie : Il suffit de suivre tout droit. Tu vois ce petit carré, c'est là où se trouve la maison.

Berny : Ca la maison ? Je ne comprends pas pourquoi, il nous a déposé si loin !

Emilie : Tu lui as demandé.

Berny : Mais il est censé connaître l'itinéraire précis. C'est son travail. Il aurait donc dû me prévenir. "Monsieur, je me permets de vous déconseiller une si longue marche...".

Emilie : Et tu l'aurais écouté, toi qui rêvais de faire une si jolie balade?

Berny : Bien sûr, si la description de cette marche avait été précise comme en cet instant précis et désagréable dont je me passerais volontiers, évidemment je l'aurais écouté. Mais à son habitude il décline toute responsabilité, et me dit seulement : "je vous le déconseille". C'est bien des conseils de bonnes mères... Mais oui, un bon employé doit détailler ses "déconseils" avec tous ses obstacles. "Monsieur, en tout

premier lieu, il fait sombre, le terrain est humide, il a plu hier soir, le ciel est couvert, la lune intermittente et la terre gorgée d'eau est trop souple pour une marche d'homme de la ville et de surcroît la maison n'est pas à vue d'œil. Elle se trouve au delà de ce champ, et qui sait, si au delà, des grilles, un cadenas, des barbelés n'entraveront pas votre marche ?..." Ca je peux le comprendre, mais un stérile "je vous le déconseille", c'est stupide !

Emilie : Il est timide pour s'engager de cette manière.

Berny : Ce n'est pas un bon employé, d'ailleurs il n'y a pas de bons employés, il n'en existe plus.

Emilie : Il est fidèle.

Berny : Fidèle à son salaire... Alors que dit le plan ?

Emilie : Que nous y sommes presque. Regarde ce petit trait noir !

Berny : Montre-le moi du doigt à l'horizon.

Emilie : Par là.

Berny : C'est vague et plus c'est vague, plus je m'enfonce.

Emilie : Suis-moi ! Je devine la maison.

Berny : Tu devines. Ton plan est un jeu de mots croisés. Ca commence par boue et ça se termine par... ?

Emilie : Par horizon... Tu as une autre solution ?

Silence

Berny : Retournons à la voiture.

Emilie : Toi retourne ! Moi non !

Berny : Quel salopard ce Jules ! Nous laisser là tous les deux dans ce désert bouseux. Regarde mes chaussures anglaises, on dirait des sabots et mes chaussettes qui s'accrochent à mes poils. Je vais retrousser mon pantalon.

Emilie : Retrousse !

Berny : Tu as tout prévu toi. Tu es en adéquation avec le terrain. Tu as la tenue du moment. Oh mes chaussures anglaises de cuir noir !

Emilie : Je me doutais bien que hors de la ville les chemins ne sont pas de larges avenues.

Berny : Non, mais hors de la ville il y a d'autres villes et heureusement ! Ce costume est un scaphandre. J'ôte ma cravate.

Emilie : Ote ! Ne te gêne pas, tu ne vas pas à une réunion de travail.

Berny : Non, mais sans elle je me sens un peu nu.

Emilie : Si elle te rassure, alors garde-la !

Berny : Et puis j'ai peur d'attraper froid. Je la dénoue un peu, c'est tout.

Emilie : Dénoue, tais-toi et marche !

Berny : Dire que Jules est assis bien au chaud et que je trime comme un paysan !

Emilie : (elle voit une ombre au loin) Regarde, une jeune fille qui court, c'est elle. (elle crie) Oh la, ho la !... Vous m'entendez, c'est moi, Emilie ! ... Elle est partie sans se retourner... Tu l'as vue, non ?

Berny : C'était sans doute un animal, tout est flou dans cette obscure humidité.

Emilie : Un animal avec une tête de femme, un cheval à la crinière blonde avec une jupe fleurie !

Berny : J'avais les yeux plongés sur le plan.

Emilie : Alors tu ne l'as pas vue.

Berny : Non.

Emilie : Tu ne l'as pas vue non plus sur le plan.

Berny : Non évidemment. Je n'ai pas eu le temps de ... D'ailleurs tu as dû rêver.

Emilie : Je te dis que c'était elle, Berny.

Berny : Et la preuve ?

Emilie : L'instinct.

Berny : Bon, je crois que c'est mieux que nous revenions une autre fois.

Emilie : Rejoins la voiture, moi je continue. Je ne suis pas de ces chasseurs qui... et bla-bla-bla et bla-bla-bla. Tu as peur ou quoi ?

Berny : Peur de quoi ? (en montrant la carte) Et cette tâche blanche, c'est quoi ?

Emilie : Une goutte de pluie.

Berny : C'est encore loin ?

Emilie : Quelques pas sans doute.

Berny : Je suis fatigué, las et mouillé.

Emilie : Tu aurais pu t'épargner cette excursion, mais tu te l'es imposée. Jules s'est proposé de m'accompagner.

Berny : Tu ne penses tout de même pas que je vais foutre Jules, le nez dans des affaires strictement personnelles, des affaires familiales qui ne concernent que notre stricte intimité, pure question de sensibilité. Il s'agit tout de même de notre enfant.

Emilie : Oui Berny, tu as raison, mais tu regrettes déjà d'être venu ?

Berny : Non, non, j'ai juste... En tout cas tu devrais apprécier qu'un homme aussi occupé que moi par d'autres affaires dont les enjeux sont d'une autre taille, doit quand le temps le presse savoir se sacrifier. Voilà pourquoi je suis là dans ce borborygme, empêtré, croupissant. C'est ma fille que je viens retrouver, pas un âne.

Emilie : J'espère qu'elle n'aura pas trop changé, qu'elle se souviendra de moi.
Berny : Evidemment qu'elle se souvient de toi. Tu l'as bombardée de lettres depuis près de cinq ans... Je suis embourbé.
Emilie : Nous y voilà !
Berny : Mais c'est une grange.
Emilie : Ce doit être derrière.
Berny : Je m'assois.

Silence

On entend une sonnerie. Il sort son téléphone cellulaire.

Berny : ... Ne vendez surtout pas... Paul, il fait ce qu'il veut ! S'il est malade, c'est son problème... Moi, je ne vends rien... Passez-le moi !... Bon qu'il m'appelle !... (il coupe la communication) Dire que le dollar a fait un saut vers le bas !
Emilie : De quoi tu parles ?
Berny : Du dollar et de Paul. Je pense à Paul qui a perdu plus de cent mille francs. Il aurait dû m'écouter et quand il dit cent mille francs, tu peux rajouter le double. Les spéculateurs cachent leurs pertes. Ils doivent toujours gagner, toujours, et quand ça perd, cela doit être perçu comme un pourboire, un banal pourboire... Regarde ta robe, tu vas la déchirer. Tu sais ce qu'elle m'a coûtée.
Emilie : Oui, cinq mille quatre cent francs .
Berny : Exactement cinq mille quatre cent francs, remise incluse. Tu pourrais en prendre soin.
Emilie : Nous allons prendre froid. Allons lève-toi ! Nous ne sommes plus qu'à trois pas, plus que trois pas.
Berny : Trois pas de géants ça fait exactement un kilomètre et demi dans le royaume de Gulliver.
Emilie : Je suis tracassée parce que tu n'as pas vu cette jeune fille par manque de temps, mais aussi par distraction.
Berny : Oh, tu ne vas pas remettre cela.
Emilie : C'était elle sans aucun doute, comme sur les photos.
Berny : Tu l'as à peine vue.
Emilie : Peut-être, mais c'était elle.
Berny : D'accord c'était elle.
Emilie : Tu crois que je débloque ?
Berny : Mais non, pas du tout ma chérie... On va rebrousser chemin et on reviendra une autre fois, la nuit va tomber.

Emilie: Si près du but ? Non, on fait ces derniers trois pas. Allez lève-toi un peu de courage. (il se lève)

Berny : Cette maison est une grange. Nous y sommes, n'est-ce pas ?

Emilie : Je n'en sais rien. Sonnons !

Berny : Encore faut-il qu'il y ait une sonnette.

Emilie : Contournons.

Berny : Fais le tour, moi je t'attends, je suis épuisé.

Emilie disparaît.

Berny reste seul.

Scène 3

En intérieur

Maryse : Notre petite est prête ?

Alphonse : J'aime pas quand tu dis nôtre.

Maryse : Ils arrivent. Préviens-la, je les vois arriver. Ils tournent lourdement autour de la maison. Ils sont chics et humides, très humides. On dirait que le linge pend sur leur corps comme mes draps dans le fond du jardin. Monsieur traîne plus que sa dame, question de poids, c'est normal... Alors elle est prête, ma petite ? Elle va être ravissante comme toujours. Je suis sûre que Berny, il ne va pas en revenir que cette petite soit si jolie. Tu te rends compte en cinq ans ce qu'elle est devenue.

Alphonse : Oui, jusqu'à ce que ça se complique !

Maryse : Mais c'est juste passager, tu le sais bien.

Alphonse : Ah tu crois qu'en les revoyant ça va créer un déclic.

Maryse : Oui, certainement.

Alphonse : Tu débordes d'optimisme.

Maryse : Elle est instruite, non ? Qu'en penses-tu Alphonse ?... Tu les vois ?... Eh bien, moi les gens de la ville, je les trouve courageux de s'aventurer comme ça dans les campagnes, et en plus quand il fait plein hiver, c'est sombre et plein d'ombres. Et souvent, le plus incroyable c'est qu'ils ont plaisir à marcher. Je les trouve déjà charmants. Regarde ils tournent autour, ça fait deux fois et lui Berny, toujours un peu derrière pour la protéger. Ils visitent. Ils sont comme des enfants, ils tournent et visitent. Ils prennent le temps. Tu les vois ?

Alphonse : Non.

Maryse : Tout est propre ?

Alphonse : Tout.

Maryse : Tu aurais pu t'habiller avec plus de soin.

Alphonse : Oh, ils ne vont pas rester longtemps et puis c'est la famille.

Maryse : C'est pas une raison... Fanny est prête ? Comment est-elle habillée ? Laisse deviner. Robe de fleurs courtes sur jambes nues. Comme elle sera heureuse quand elle aura rejoint la ville ! Il le faut à son âge, faut pas attendre comme moi le bout du chemin qu'est jamais bien loin. Et puis quand on part, on a un drôle d'avantage sur tout le monde, on peut quand même revenir. Ce n'est pas un adieu. Eh bien, moi j'aurais vraiment aimé partir, par choix, pas à cause des bombes, comme tous

ces malheureux que Pierre nous raconte, ces pauvres qui partent sans jamais savoir où ils vont. Mais moi je n'ai pas pu le faire, je ne peux pas le faire, jamais, plus jamais... Au fait, qu'est-ce qu'il fait Pierre ? Devant la télévision. Dis, il s'est habillé ? Il sait qu'on reçoit aujourd'hui ? Dis-lui que les invités arrivent.

Alphonse : Il le sait et en plus il aime pas être dérangé.

Maryse : Tu fais bien. Va chercher notre petite.

Alphonse : J'aime pas quand tu dis nôtre.

Maryse : Heureusement qu'il est là Pierre ! Avec lui l'air de rien, on sait presque tout. En tout cas on sait beaucoup de choses, beaucoup plus qu'il n'en arrive ici et peut-être qu'il n'en arrive n'importe où ailleurs. De toute manière ici, il n'arrive rien, presque plus rien. (On entend Pierre qui crie) Le pauvre, il est devant un match.

Alphonse : Et ils vont encore perdre !

Maryse : Parle pas de malheur ! Quand il perd, après il a tant de chagrin. Ils ne l'épargnent pas. C'est là que je lui dis qu'il prend des risques à nous distribuer tout ce qu'il sait. Ça lui coûte beaucoup de peine. Et toi qui ne regarde jamais la télévision. Vous pourriez partager de temps en temps.

Alphonse : Ça me crève les yeux.

Maryse : Mais avant tu y passais des jours jusqu'à des semaines et tu étais beaucoup plus parleur avec moi.

Alphonse : Avant... Et puis de toute manière, Pierre nous raconte. J'aime quand il nous raconte.

Maryse : Pourvu qu'il gagne !

Alphonse : Je te dis qu'ils vont perdre.

Maryse : Toi, toujours à prédire le pire. Tu broies du noir trop souvent. C'est pour ça que tu ne travailles plus. Les gens, ils aiment les têtes gaies, et ils ont raison. Les têtes qui font toujours la gueule, au début on a envie de leur faire du mal, et puis à la fin on a envie de s'en débarrasser, c'est normal et c'est ce qui t'est arrivé au boulot.

Alphonse : Ça n'arrivera pas avec toi, tu risques pas, tu mets jamais un pied dehors.

Maryse : Il faut bien que quelqu'un soit là en permanence, c'est ma maison, je fais partie d'elle. Si je m'en allais elle s'écroulerait, c'est ce que tu veux ?

Alphonse : Tu crois pas que c'est des légendes.

Maryse : Tu veux que j'essaie.

Alphonse : Non, laisse tomber.

Maryse : Alors sois un petit peu plus gai aujourd'hui, on reçoit.

Alphonse : J'essayerai.

Entre Pierre

Alphonse : Tiens en voilà une tête gaie !

Pierre : De merde, de merde, de merde !

Maryse : C'est pas grave, il y aura une revanche.

Pierre : S'ils n'avaient pas bougé, elle ne serait pas rentrée. Mais nom de Dieu qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait un mur mais avec des brèches au moment même où le ballon arrive comme un boulet. Les brèches de la peur, et ils ont pris peur. C'est incroyable ! Un mur c'est fait pour arrêter, comme à Berlin ou ailleurs, pas pour être crevé. Ils pourraient attendre au moins avant de s'embrasser ces dégueulasses. Ce n'est pas digne d'une équipe digne. De la pudeur, quoi ! On n'étale pas son bonheur devant des millions de malheureux. Nous quand on gagne, on est discrets.

Alphonse : On voit pas les autres c'est tout, parce qu'on gagne quand on gagne.

Pierre : Jamais de la vie.

Alphonse : As-tu déjà pleuré pour les autres ?

Maryse : Arrêtez de vous disputer !

Pierre : Des brutes qui jouaient le tibia, pas le ballon. Je ne vais pas m'épancher sur ces canailles. Dire qu'on était à un pouce de la coupe si ces deux zouaves n'avaient pas bougé.

Alphonse : Et on l'a pas eue.

Maryse : Il y aura une prochaine fois.

Pierre : Elle est loin la prochaine fois. Tu ne te rends pas compte de ce qu'ils ont usé pour en arriver là. C'est un travail de titan.

Alphonse : Non, je me rends pas compte.

Pierre : Alors, tais-toi !

Alphonse : Comme d'habitude.

Maryse : Il y aura un match retour.

Pierre : C'était le retour.

Maryse : Alors... Il y a toujours un retour qui vient un jour, et sinon, retour ou pas retour, il y aura d'autres allers, c'est certain.

Pierre : Oui, dans quatre ans. Est-ce que dans quatre ans on jouera encore au football ?

Alphonse : Non, et ce serait tant mieux !

Pierre : Ca te réjouit ?

Alphonse : Fous-moi la paix !

Maryse : Arrêtez de vous disputer. En plus avant tu aimais beaucoup le football.

Alphonse : Avant d'être comme je suis, j'aimais beaucoup de choses

Pierre : Dis maman, quand est-ce qu'on aura le câble ?

Maryse : Plus qu'un an, ils m'ont dit un an, un petit an.

Pierre : Chaque année ils répètent la même chose.

Maryse : Non, c'est que un an c'est long quand on attend.

Alphonse : Pourtant les années nous passent dessus à toute vitesse.

Pierre : Vous n'attendez pas quelqu'un ?

Maryse : Tu les as vus ?

Pierre : Oui, ils tournent en rond, ils font des boucles plus larges en ce moment.

Maryse : Ils profitent du bon air. Allez, aide Fanny.

Pierre : Elle est prête.

Maryse : Elle est bien là ?

Pierre : Oui maman, là tout près dans le jardin.

Maryse : Je les vois. Ils arrivent. Ils sont bien lents.

Pierre : Ils sont tout crottés dans cette terre mouvante. Mais heureusement, ce 12 octobre nous sommes en lune claire, pleine lune dès demain. Sans elle, ils seraient déjà cloués par la nuit. Et qui sait, peut-être passeraient-ils à la télévision comme beaucoup de disparus à la mort étrange ?

Maryse : Eh bien Pierre c'est quoi ces pensées noires ?

Pierre : De l'humour, de l'humour noir, ne t'inquiète pas !

Maryse : Fais venir Fanny !

Pierre : Elle ne peut pas de suite, elle est dans le jardin.

Maryse : Ah oui ! Elle est prête ?

Pierre : Oui, ne te fais pas de soucis, elle est prête. Dis moi, c'est lui ton demi-frère ?

Maryse : Il me ressemble.

Pierre : Il est trop riche pour te ressembler.

Alphonse : S'il est riche, il doit nous dédommager pour la garde de sa fille.

Maryse : Il l'a toujours fait.

Alphonse : A petite dose, trop petite !

Pierre : Tu sais qu'ils ont un chauffeur.

Alphonse : Un vrai chauffeur !

Pierre : Oui, un vrai.

Alphonse : Ben dis donc, ils s'en font pas.

Maryse : Lui, il n'a jamais su conduire.

Alphonse : Et elle ?

Maryse : Je ne sais pas.

Pierre : Ca fait une heure que le mec, il attend dans sa BM noire et avec téléphone ! Il a certainement un petit bar, une petite télé...

Maryse : Mais pourquoi tu ne leur as pas montré le chemin ?

Pierre : Eh, ça se gagne un voyage de rencontre comme celui-ci !

Maryse : Et s'ils ne trouvent pas ?

Pierre : Eh bien Fanny restera ici et elle ne sera pas plus malheureuse.

Maryse : Qu'est-ce que tu en sais ?

Pierre : "L'argent ne fait pas le bonheur...".

Alphonse : Mais le manque d'argent en tout cas fait le malheur, ça c'est sûr.

Pierre : Je suppose que tu as déjà fait un calcul pour une forme de dédommagement, hein Alphonse ?...

Alphonse : ... Oui.

Maryse : Eh bien tu te priveras de leur en parler.

Alphonse : Ca on verra !

Pierre : Je ne l'aime pas lui, pas du tout !

Maryse : Et pourquoi ? Je te jure qu'il est gentil comme tout malgré son aspect un peu, un peu...

Pierre : Pince cul, tu veux dire !

Maryse : Non, juste un peu rigide... Où est Fanny ? Va chercher Fanny ! Elle est prête ?

Pierre : Tu les as vus, ils tournent en rond. (il regarde à la fenêtre, il s'est un peu éloigné)... Le boueux, ton frère de moitié, il se cogne sur des tas de boue. Ah, c'est un dur chemin que de venir ici. Une aventure, une expérience, il dirait ! Il a perdu l'habitude, parce qu'il n'a jamais eu l'habitude. Avec la pluie, elle va glisser jusque dans son froc la sueur et il finira par tout confondre, l'eau, le sel, la peur et sa chiasse. Eh oui, c'est ça la marche, ça use quand on en abuse et lui, il abuse parce il ne devrait pas revenir par ici. Ca risque de lui coûter plus cher que sa voiture parce que Fanny , elle est belle, et ce n'est pas parce que je la couvre de cadeaux qu'elle est belle !... Je l'attends, il prend son temps, il erre. Allez, égare-toi de tout ton long dans ces chemins de rosée ! Il n'y a pas une ligne pour le guider, pas une flèche et pourtant je peux dire qu'il y en a pleins qui ont trouvé et en ligne droite et du premier coup. Il n'a pas su se programmer cette fois-ci et son portable ce n'est pas son petit doigt qui dit tout. Quand on va chercher la merde, on le pense plus avant, on réfléchit comme quand tu "raides" à la bourse, ça

rapporte moins mais ça fait gagner du temps et comme le temps c'est, etc., etc.... Il risque d'y perdre pas mal finalement, parce que nous, on ne nous côtoie pas si facile, tu comprends ? Ca coûte, ça coûte, je ne suis pas sûr qu'il ait le crédit suffisant. Tu es épuisé, ne t'inquiète donc pas, on t'attend, le café est tout prêt, ce n'est pas un arabica, mais c'est du café, pas de la chicorée non plus et puis c'est avant tout le geste qui compte !

Maryse : (éloignée) Pierre, qu'est-ce que tu déblatères ?... Alors, ils arrivent ?

Pierre : Oui, oui, ne t'inquiète pas, je les vois et Fanny est complètement prête.

Maryse : Eh bien, tant mieux !

Scène 4

En extérieur

- Berny : Il ne parlait pas le français cet homme. Même nos étrangers à la ville se font mieux comprendre. C'est incroyable à deux heures de la capitale ! Personne n'imaginerait que le Moyen Age a cloisonné des terres et des hommes ici même et dans cet accoutrement. Tiens, regarde le partir comme s'il nous fuyait.
- Emilie : Tu exagères, il s'est fait très bien comprendre.
- Berny : Mais avec quelle difficulté ! Ces "r" ressemblent à des bennes à ordures et ses "o" à des rots. Ils ont bien des écoles ces jeunes. C'est insensé que l'on n'élève pas ces gens avec un minimum de langage.
- Emilie : Ils connaissent certainement des choses qui te sont étrangères.
- Berny : Ah tiens ! Bon, quoi par exemple ?
- Emilie : Eh bien la terre par exemple.
- Berny : Aujourd'hui ce sont les machines qui connaissent la terre, pas les hommes. Dis moi, ce qu'ils connaissent que je ne connaîtrais pas ? Ça m'intéresse.
- Emilie : N'empêche qu'il t'a donné un renseignement. Il nous a aidé à retrouver notre chemin.
- Berny : Cet homme t'a plu, j'en suis sûr. T'a-t-il légèrement excitée ?
- Emilie : Arrête, Berny !
- Berny : Réponds-moi ! Alors, il t'a excitée !
- Emilie : Ferme-la et avance !
- Berny : C'est vrai, après ces années d'hôpital, je peux comprendre que tu trouves quelque charme à cette puanteur exotique, ce langage rocailleux, ces allures d'antan, cette peau desséchée comme les vieilles pierres qui meurent d'ennui.
- Emilie : Tu ne peux pas te taire.
- Berny : Tu es une nostalgique, voilà. Hier c'était si bien, hier on avait..., ou plutôt j'étais... C'était moins d'années autant pour toi que pour moi, c'est tout. Moi, je trouve cet homme répugnant autant que sa silhouette périmée.
- Emilie : Il t'a donné un renseignement et nous devrions lui en savoir gré.
- Berny : Et s'il s'est trompé ce chien perdu ?
- Emilie : Ce chien avait le regard de celui qui ne se perd pas. Pour l'instant, je te ferais remarquer que c'est nous qui sommes perdus.

Berny : Il est d'ici et comme tous les êtres, de Donald à Cro-Magnon, il est d'hier, derrière, il n'existe pas.

Emilie : Et moi ?

Berny : Ce plan nous a égarés. (Il prend le téléphone portable qui vient de sonner) Oui ! ... Je vous ai dit qu'à ce prix, je la vends... Pourquoi me dérangez-vous ?... C'est bon, c'est bon... Profitez-en pour dire à Paul qu'il aille se faire foutre ! (Il coupe le téléphone)... 160 000 francs, il a fait une affaire. Ce n'est pas cher pour cette voiture. Il sait ce que j'ai payé. Il n'a pas rechigné. Il a dit "correct". "Correct" ne s'applique pas à ce que coûte réellement quelqu'un ou quelque chose. Aucune évaluation n'est vraiment correcte, ni exacte. Pourtant on évalue tout, mon auto par exemple, quatre ans, première main, intérieur cuir, musique laser télécommandée, vitres tatouées et teintées, alarme électrique et reconnaissante. A ton avis, combien vaut-elle ?

Emilie : Cesse de jacasser et marche !

Berny : Combien ?

Emilie : 180, 200 000, je ne sais pas et je m'en fous.

Berny : Exact ! On ne peut le savoir. Et pourquoi 100 000 aujourd'hui, et pas 1 000 ou 200 000 ? Eh bien je ne sais pas ou plutôt je sais et je vais te le dire.

Emilie : Non, plus tard ! Ca ne m'intéresse pas... Marche ! Et tais-toi ! Tu vas t'essouffler.

Berny : Cette auto vaut 40 heures de bureau, dans mon bureau ! Peut-être 2 000 mille dans un autre, mais si tu vas plus loin vers l'est, très à l'est où il y avait le Mur, c'est 50 000 heures et plus encore si tu t'écartes. Et puis si tu trébuches de ci de là sur une carte géographique à l'échelle "lignes qui grimpent et dégringolent", vers le sud où il fait beaucoup trop chaud, les heures passent en millions et plus tu piques, plus tu rencontres de pays qui n'accumulent pas suffisamment d'heures face à ma seule petite auto. C'est extraordinaire, incroyable ! Ces proportions rappellent le grand et le petit infini.

Emilie : Il va faire nuit.

Berny : Mes chaussures pèsent et la lune se noircit. J'ai l'impression de ne plus avancer. Cette étape qui ne devait prendre que cinq minutes...

Emilie : Tu parles, tu parles et tu n'avances pas. Tu es enraciné et tu parles.

Berny : Enraciné oui, sans savoir où se trouve le demi tour, la lumière, la voiture.

Emilie : Tu as voulu marcher et de cinq minutes, nous sommes passés à une heure. Contrairement à toi, je m'y sens bien dans ce temps. Je n'ai pas

mes chevilles enfoncées dans des chaussures crottées. Nous sommes dans le même lieu, sur la même terre humide et je devrais comme toi me sentir lourde et épaisse. Eh bien non, je me sens légère et vagabonde. Ce n'est pas simplement parce que je porte une jupe et toi un pantalon, qui me rend ce paysage, cette terre et ces gens accueillants.

Berny : Eh bien si ! C'est justement cette différence entre une jupe et un pantalon qui pèse lourd dans mes chaussures. Et tu sais pertinemment que les chaussures d'hommes...

Emilie : Ne sont pas celles des femmes. J'ai été plus prévoyante, à chaque lieu ses chaussures.

Berny : Les miennes sont de la ville et comment pourrait-il en être autrement ?

Emilie : Il n'y a que sur un terrain de sport que tu daignes préférer le confort à l'élégance.

Berny : En blanc, seulement en blanc !... Allons, retournons à la voiture, je m'encroûte ici !

Emilie : Nous sommes venus chercher Fanny et nous la ramènerons. Il paraît que c'est devenue une jeune fille admirable. Tu ne vas tout de même pas renoncer.

Berny : Non !... En fait je n'en sais rien. Je te ferais remarquer que ce n'est pas moi qui ai insisté pour qu'aujourd'hui on retrouve notre perle rare.

Emilie : Une perle qui peut encore refuser.

Berny : Elle acceptera parce que nous en avons besoin. Et puis ma sœur, ma demie, mon quart de sœur avait l'air enchantée dans sa dernière lettre.

Emilie : De nous voir, peut-être pas de s'en séparer.

Berny : La loi l'y oblige. Elle terminera ses études... Et chacun, dans notre coin nous continuerons sur une longue droite sans issue avec le même horizon.

Emilie : Tu parles comme un vieillard lyrique et cynique parce que tu es déjà un vieillard.

Berny : Les rides dans ton métier se sont creusées plus vite qu'ailleurs ma chérie.

Emilie : Parce que j'étais malade. Oh tu ne vas pas recommencer !

Berny : Mais avant de l'être tu l'étais déjà malade. ... (il se met à danser et théâtralise son jeu)... quand ton corps baignait dans cet ensemble de mensonges envoûtants voués aux dieux d'un puzzle imaginaire, collage parfait bourré de fissures.

Emilie : Faut croire que ce puzzle imaginaire répondait à tes désirs lyriques, lubriques et cyniques.

Berny : Sur une scène une danseuse est magnifiquement inaccessible pour celui qui la regarde et comme elle est belle, on la rêve.

Emilie : Fantôme de vieillard sénile avant l'âge !

Berny : Maturité !

Emilie : Et ces bouquets que tu m'envoyais tous les jours dans ma loge, les mêmes chaque fois, les mêmes couleurs, identiques, les mêmes odeurs. Maturité, aussi ?

Berny : Non, obsession !

Emilie : J'aurais dû les prévoir anonymes à force de répétitions ces bouquets comme une carte de vœux programmée sur le jour de l'an par un ami trop ennuyeux qu'on n'a pas envie de revoir.

Berny : Serait-ce ta convoitise qui t'a fait aimer ces bouquets ?

Emilie : Sans doute !... Pourquoi doit-on élever un enfant en le complimentant quand il est honnête alors que le monde et son père ne sont qu'une immense crapule ? Ce n'est pas bien le préparer.

Berny : Quand le fond est comblé on devient crapule. Toi, tu es encore à moitié vide.

Emilie : Cesse tes hostilités ! De toute manière, je continuerai à danser, et puis s'il le faut on pourra toujours vivre séparés.

Berny : Aujourd'hui nous avons besoin l'un de l'autre.

Emilie : Il faudra me convaincre de la véracité de cet axiome.

Berny : Fanny le fera.

Emilie : Je l'espère. ... Dis moi, tu devais t'ennuyer à mourir tous ces mois sans quelqu'un sur qui exercer ton pouvoir de destruction.

Berny : De séduction, tu veux dire ! Si ce n'est toi, c'est une autre. L'âge reste encore le meilleur partenaire de la tentation quand il s'accompagne de dollars.

Emilie : Tout ne s'achète pas.

Berny : Si tout s'achète ! Même ta fille s'il le faut.

Emilie : Tu me dégoûtes.

Berny : Rien n'a changé, je t'ai toujours dégoûté.

Emilie : ... Elles dansaient aussi ?

Berny : Qui ça ?

Emilie : Eh bien celles qui me remplaçaient.

Berny : Bien sûr ! Elles étaient juste un peu plus jeunes.

Emilie : Ta vie est terriblement fade si sur scène tu n'en rencontres pas une que tu puisses repousser dans les coulisses de ta pourriture.

Berny : C'est vrai qu'elle serait insipide et si tu veux savoir elle l'a été pendant cinq ans parce que je devais t'épargner.

Emilie : Cinq ans de service social, hebdomadaire, parfois mensuel. Comme tu as dû souffrir pour m'épargner le pire !...

Berny : Je pensais à Fanny, c'est un peu notre rouleau de scotch, elle nous attache, le seul nom sur lequel on reconnaît la même chose, c'est déjà pas mal, n'est-ce pas Emilie ? Et sans toi, je ne pouvais pas...

Emilie : Oui je sais, tu es trop occupé de par le monde. Je ne te reproche rien.

Berny : Peut-être qu'elle fera que...

Emilie : Peut-être, peut-être pas.

Berny : Bon sang, je n'en peux plus. Nous sommes en train de tourner en rond comme les chevaux d'un manège.

Emilie : Avançons ! Tiens, je vois l'entrée. Alors, tu viens !

Berny : Et c'était ça tes trois pas ?

Emilie : Tu voulais te la jouer balade du dimanche, tu l'as eu ta balade... Cette fois-ci nous y sommes et ce n'est pas une grange.

Berny : Heureusement ! En tout cas ça sent pas le frais. (il tourne) Où est la maudite sonnette ?

Emilie : Je n'en vois pas.

Berny : Ils n'ont même pas de sonnette !

Emilie : Berny, ce n'est pas la ville ici.

Berny : Je m'en suis rendu compte et je le regrette déjà.

Scène 5

A l'intérieur de la maison.

- Maryse : Je crois que les voilà devant la porte.
- Alphonse : Oui, ils vont bientôt cogner.
- Maryse : Fanny est bien dans le jardin ?
- Alphonse : Oui, toujours.
- Maryse : Et Pierre ?
- Alphonse : Devant l'écran et sur un livre.
- Maryse : Tu as bien regardé sa tenue. Est-elle convenable pour nos invités ?
- Alphonse : Plus que tout. C'est une belle enfant.
- Maryse : C'est la tienne.
- Alphonse : Adoptée.
- Maryse : C'est la tienne aussi vrai que Pierre.
- Alphonse : Aucun n'a trace de mon sang.
- Maryse : Ce sont tes enfants, tu les aimes.
- Alphonse : Sans mon sang !... Sans une goutte pour partager mes douleurs.
- Maryse : Alphonse, la médecine fait chaque jour des bonds en avant. Pierre nous a raconté des trucs incroyables, par exemple le truc des gènes, les inséminations, les cartes génétiques, les ADN et je ne sais plus quoi... Tout progresse, la recherche, la physique, l'atome, l'homme, tout quoi !
- Alphonse : Il nous a dit aussi que les gens mouraient d'amour.
- Maryse : Pas d'amour, de sexe !
- Alphonse : Alors rien ne progresse si ce n'est mes douleurs.
- Maryse : Tu te souviens le type qu'on a vu l'autre jour à la télé dans son manoir... Eh bien, il était drôlement plus condamné par la maladie que toi et il s'en est rudement bien sorti.
- Alphonse : Tout cela ne nous concerne pas Maryse, ce sont des expériences pour une minorité, une minuscule, infime partie de l'humanité qui a la majorité des moyens. Nous, on est comme bien d'autres, comme tout le monde, vingt ans en arrière.
- Maryse : Nous avons bien reçu les vaccins comme tous ces gens.
- Alphonse : Il a déjà un siècle ton vaccin.
- Maryse : Mais aujourd'hui tout va très vite. Souviens-toi il y a encore une semaine Pierre nous disait que les gènes étaient méconnaissables et le samedi suivant, ils leur avaient déjà trouvé un nom.
- Alphonse : C'était pas sur la même chaîne.

Maryse : Ca prouve quoi ?
Alphonse : Eh ben la concurrence, Maryse !

On frappe à la porte.

Maryse : (elle crie) Fanny !
Alphonse : Elle ne t'entend pas.
Maryse : Pierre va ouvrir, on frappe ! Pierre, ils sont là.
Alphonse : Il ne t'entend pas.
Maryse : Je vais ouvrir.

Berny et Emilie rentrent.

Berny : Eh bien, nous y voilà.
Maryse : Oh pauvre de vous, vous êtes tout trempés. Mettez-vous à l'aise.
Berny : Merci Maryse.
Maryse : Vous n'avez pas eu trop froid ?

Silence.

Maryse : Tu as changé.
Berny : Vieilli de cinq ans.
Maryse : Pas seulement.
Berny : Tu te souviens d'Emilie.
Maryse : Bien sûr. Et toi d'Alphonse ?
Berny : Evidemment.
Emilie : Où est Fanny ?
Maryse : Pierre est allé la chercher. Tu as trouvé facilement ?
Berny : Quel joli endroit que vous habitez... Les gens ont l'air si sympathiques et puis ces champs à perte de vue, cet air qui balaye nos poumons et ces odeurs de terre, la campagne !... Tout pour être heureux.
Maryse : Oui, nous y sommes bien. Je vous offre à boire.
Berny : Quelque chose de chaud.
Maryse : Je reviens.

Maryse sort.

Alphonse : Pas trop difficile pour trouver ?
Emilie : Oui, un peu.
Berny : Oh une gentille balade dominicale ! Ca change du champ de course des dimanches.
Alphonse : Ah vous aimez les chevaux ?
Berny : Ceux qui gagnent, oui !

Pierre et Maryse entrent avec les cafés.

Pierre : Enfin vous voilà en chair et en os, en vrai et de tout près. Je n'avais vu de vous deux jusqu'à présent que quelques photos. Et comme vous savez les photos c'est traître, elles jaunissent mais ne vieillissent pas... Alors c'est donc vous la mère de Fanny ?
Emilie : Oui, et vous êtes Pierre c'est cela.
Pierre : Et vous, vous êtes Berny ?
Berny : Oui.
Pierre : Quelle joie de vous voir ! Vous aimez cette région ?
Berny : Oui, beaucoup.
Pierre : Je vous entendais l'appeler "campagne" alors que nous sommes dans l'excroissance même d'une ville qui ronge jour après jour ces immensités de terre, ces champs sont en quelque sorte les rejets de vos cadavres, de vos poubelles...
Maryse : Pierre, je t'en prie laisse-les se reposer, tu débattras plus tard.
Pierre : Maman croit encore à ses patates. N'empêche qu'ici on ne cultive que notre nostalgie.

Silence.

Emilie : Je ne sais comment vous... vous remercier pour votre... Je suis un peu émue excusez-moi... votre patience Maryse et... à vous tous, aussi.
Maryse : Vous me gênez Emilie.
Alphonse : Il n'y a pas de gêne à avoir, moi je peux vous dire comment nous remercier.
Pierre : Toi, tu ne dis rien, d'accord !... Vous allez rester quelques jours ?
Berny : Nous aimerions bien, mais c'est impossible mon travail m'attend, nous repartirons ce soir.
Pierre : Si Dieu vous donne cette chance.
Maryse : Fanny ne va pas tarder. Elle se prépare. Vous savez, elle est intimidée.
Berny : Je comprends.

Emilie : Je pourrais peut-être aller la chercher.
Pierre : Non, asseyez-vous ! Alphonse va se faire un plaisir d'aller la chercher.
Maryse : (à Alphonse) Eh bien vas-y !
Alphonse : Toujours moi !

Alphonse sort en grognant.

Pierre : Vous devez être un peu fatigués.
Berny : Non, pas du tout.
Pierre : Si ! Vous êtes fatigués, cela se voit sur vos visages, beaucoup de transpiration et puis la peur de ne pas trouver ou de se perdre. Et votre chauffeur ?
Berny : Il va bien, merci !
Maryse : (à Pierre) Laisse-les un peu tranquille !... Fanny est très heureuse de vous revoir.
Pierre : Qu'en sais-tu maman ?
Maryse : Ses études marchent très bien.
Emilie : Oui, vous nous l'avez écrit.
Maryse : Regardez toutes ces lettres, (elle a entre les mains un tas de lettres) elles étaient pour vous, mais elle préférerait que seules les cartes postales vous parviennent. Elle a comme ça quelques étrangetés, des moments de... Mais elle écrit si bien qu'on se croirait dans un livre.
Emilie : Et vous Pierre que faites-vous ?
Maryse : Il travaille.
Pierre : Par intermittence.
Maryse : Pierre a une culture telle, qu'il enseigne plein de choses à Fanny et à nous aussi qu'on n'apprend pas à l'école.
Berny : Quoi par exemple ?
Maryse : Eh bien, dis-leur Pierre !
Pierre : Sans importance.
Maryse : Voyons, dis leur !
Berny : Oui, dites-nous Pierre! On vous écoute.
Pierre : ... Eh bien..., les sciences, la vie des autres, la philosophie, la confiance, la méfiance, la sagesse, la rudesse, les oiseaux, les animaux, le ciel qui parle, qui nous prévient, la terre qui pleure ou le vent qui rit, la pluie qui crie vengeance, l'éclair qui foudroie, les mots d'auteur, les bouches closes, les sons, des idées, toutes sortes de choses, vous voyez.
Berny : Vous avez sans doute fait une école après le bac.
Pierre : Non ! (un peu lyrique) Le bac s'est toujours trouvé devant moi, comme

l'horizon en ligne de mire qui vous sourit.

Berny : Vous êtes ce qu'on appelle un autodidacte.

Pierre : Voilà, en quelque sorte.

Maryse : C'est aussi beaucoup grâce à la télé qu'il nous instruit.

Berny : Oui, oui, je vois.

Pierre : Je suis aussi un bon professeur. Je vais d'ailleurs vous lire l'une de ses lettres.

Berny : Je vous en prie c'est son courrier.

Pierre : Une lettre qui ne voyage pas est une lettre morte. C'est donc la nôtre en quelque sorte. Vous préférez que je la brûle ?

Berny : On ne lit pas le courrier des autres.

Pierre : Cela vous est pourtant déjà arrivé.

Maryse : Pierre !

Pierre : Bon, je lis.

Berny : De toute manière je ne vous écouterai pas.

Pierre : Vous ferez un petit effort. Et vous Madame Emilie ?

Emilie : Allez-y si ça vous chante.

Pierre : Bon ! Ecoutez et ouvrez grand vos oreilles et votre âme: " La ville avec sa cathédrale..." Oui, la ville avec le lycée qu'elle fréquente, qu'elle fréquentait.

Emilie : Vous voulez dire qu'elle a changé de lycée.

Pierre : Nous en reparlerons plus tard. Ecoutez plutôt ! "Les jours de pluies, la ville avec sa cathédrale ressemble à s'y méprendre à notre plaine sur laquelle poussent de grands arbres aux feuilles cristallines qui illuminent les vitraux, arc en ciel sur nos tombes sombres et lointaines..." Joli, non ? Vous aimez Monsieur Berny ?

Berny : Oui, c'est joli. Un peu... ampoulé peut-être.

Pierre : C'est vous qui êtes ampoulé Monsieur Berny.

Maryse : Pierre, s'il te plaît !...

Pierre : Ce texte est très joli, n'est-ce pas Madame Emilie ?

Emilie : Oui, j'aime beaucoup surtout venu de Fanny.

Pierre : Vous voyez Monsieur Berny, il en faut pour tous les goûts, en évitant de préférence les mauvais.

Berny : Bon, on peut la voir.

Pierre : Patience ! Vous avez bien attendu cinq ans, vous pouvez bien retarder cette rencontre de cinq minutes encore.

Berny : Y-a-t-il un chemin, une route plus proche de votre maison ?

Pierre : Oui. Voulez-vous que je donne l'itinéraire à votre chauffeur pour qu'il s'approche de la maison.

Berny : Si cela ne vous dérange pas. (il lui tend son portable) Vous savez l'utiliser. Vous tapez mémoire 3 et vous lui donnez l'itinéraire.
Pierre : Pas de problèmes, mais je crois que si je sors la réception sera meilleure.
Berny : Pas nécessairement. Revenez ! Oh Pierre, revenez !

Pierre sort avec le portable.

Maryse : Ne t'inquiète pas Berny ! Il connaît toutes ces machines.
Berny : Cela n'empêche que je le trouve très mal élevé.
Maryse : Il est un peu sauvage c'est tout, mais je te jure que c'est un gentil garçon.
Berny : C'est un prétentieux. Je présage que pour Fanny...
Maryse : Rien à voir, elle est douce, beaucoup plus douce que lui.
Berny : Ce n'est pas difficile.

Alphonse revient.

Alphonse : Je ne l'ai pas trouvée.
Emilie : J' y vais moi même.
Alphonse : Ce n'est pas la peine, elle n'est pas là.
Maryse : Elle était encore là il y a un instant.
Berny : Mais elle savait bien que nous venions.
Alphonse : Ben oui, qu'est-ce qu'elle nous fait encore celle-là ?
Maryse : Vous ne l'avez pas rencontrée par hasard ? Elle portait une jupe fleurie, elle a la chevelure longue et épaisse...
Emilie : C'est elle que...

Pierre revient sans le portable.

Il les interrompt et achève la phrase de Maryse.

Pierre : ... longue et épaisse comme un feu sombre qui ravage le cœur de ceux qui s'en approchent.
Emilie : Vous avez vu Fanny ?
Pierre : Non, j'en ai bien peur.
Berny : (en parlant du chauffeur) Alors vous l'avez joint ?
Pierre : J'ai eu un petit problème.
Berny : Où est mon téléphone ?
Pierre : Je suis désolé.

Berny : Où est mon téléphone ?
Pierre : Je suis vraiment désolé... En sortant j'ai glissé et il est tombé dans une énorme flaque d'eau et de boue. Il ne marchait plus, alors...
Berny : Où est mon téléphone ?
Pierre : Il sèche.
Berny : Oui et où ça ?
Pierre : Dans la cuisine, sur le poêle.

Berny sort en courant.

Maryse : (à Pierre) Comme tu es maladroit !

Berny revient avec le portable endommagé.

Berny : Mais vous êtes malade ! Regardez un peu ce que vous en avez fait !
Pierre : Excusez-moi, j'ai cru bien faire. Et il ne marche plus ?
Berny : Pauvre idiot, évidemment que non ! Vous savez ce que ça coûte ?
Pierre : Avec ou sans l'abonnement international ?
Berny : Vous l'avez fait exprès.
Pierre : Vous entendez l'orage. Fanny va revenir avant que le ciel ne crache son venin.
Berny : Vous savez où elle se trouve.
Pierre : Plus ou moins, mais pas précisément. Vous connaissez Fanny, elle aime se cacher comme quand elle était petite et qu'elle se planquait des heures et des heures dans le bac à linge. Ah, le bac à linge ! Elle a gardé de ses cachettes un souvenir impérissable, des moments d'ultime et de profonde tranquillité pour fuir les débats passionnés et amoureux de ses parents.
Berny : Je ne vous permets pas.
Emilie : C'est vrai qu'à l'époque nous avons eu quelques difficultés à la rendre heureuse.
Berny : Non, mais ça ne va pas, tu ne vas pas lui raconter notre vie. Tu crois qu'ici dans cette jungle elle n'a pas aussi envie de se cacher.
Pierre : Depuis aujourd'hui un petit peu.
Emilie : Bon, moi je sors prendre l'air.
Berny : C'est cela, sors ! Ca te fera du bien. Et puis si tu trouves un moyen de communiquer avec le monde extérieur, ne te gêne pas !
Maryse : Je vais vous accompagner Madame.
Emilie : C'est gentil, je vous remercie.

Berny : Faîtes, faîtes des politesses. Tu as oublié de remercier Pierre qui a fait de mon téléphone une œuvre d'art.

Pierre : Je suis désolé Monsieur Berny, je ne pensais pas que c'était si fragile.

Berny : Tu connais parfaitement ce genre d'objet, tu es un autodidacte destructeur, mais autodidacte. Alors si je trempe ta télé dans ta baignoire, ça ferait quoi ?

Pierre : La baignoire est trop petite Monsieur Berny.

Les deux femmes sortent.

Berny : Tenez cent francs et allez prévenir mon chauffeur !

Pierre : Ah oui bougre, ce chauffeur !

Berny : Oh ne pensez pas que c'est pour le plaisir ? Je ne sais pas conduire et ma femme n'aime pas conduire.

Pierre : Cent francs ! Il n'y a pas dix minutes à la télévision il y a une dame qui a gagné 142 000 F. Ca doit faire un effet surnaturel.

Berny : Tenez 200 F et indiquez lui le chemin !

Pierre : Emilie n'aime pas conduire ?

Berny : Ca paraît grotesque mais c'est comme ça. Alors vous les prenez ces 200 francs.

Pierre : Je réfléchis.

Alphonse : Prends-les Pierre, rends-lui ce service !

Berny : Ce n'est pas vraiment le lieu, ni le moment pour les coquetteries, alors vous les prenez oui ou merde.

Pierre : Ton billet tu peux te le mettre là où il y en a ! Ou entre les dents si tu préfères et siffler pour qu'il se radine le plus vite possible, c'est un employé qui obéit non ?

Berny : Vous voulez 500 francs ?

Pierre : Il s'appelle comment ce chauffeur ?

Berny : Jules, il s'appelle Jules.

Pierre : C'est dommage que ta boîte ait pris l'eau. Jules doit se faire un de ces mourrons.

Alphonse : Prends-les et rends lui ce petit service !

Pierre : Pour 500 francs ! Alors que les putains bandent quand elles me voient passer. Réglez vos affaires sans moi !

Alphonse : Prends le billet et vas-y !

Pierre : Vas-y toi ! Lèche lui la patte et ronge lui les os jusqu'à la moelle de son

compte en banque.

Alphonse : Je suis trop fatigué pour y aller.

Pierre : Trop fatigué dans ta tête, c'est tout ! Donnez-les lui les 500 francs, vous irez bien jusqu'à mille je suis sûr dans ce moment de désarroi. Peut-être que ça va lui donner un coup de fouet, hein papa Alphonse !

Alphonse : Je suis trop fatigué.

Pierre : C'est sa méthode coué alors il est là, moulé dans son fauteuil, il se prélasse fatigué parfois il va jusqu'à l'épuisement.

Berny : Alors vous acceptez ?

Pierre : Le non ne se conjugue qu'à un seul temps, n'est-ce pas Monsieur Berny ?

Berny : Tu as bien réfléchi petit.

Pierre : Tout réfléchi.

Berny brûle le billet.

Alphonse : Non, ne faites pas cela !

Pierre : Le ciel ne va pour autant nous tomber sur la tête, Alphonse.

Alphonse : Tu te rends compte 500 francs ! Voyons arrêtez Berny !...

Pierre : Un huitième de la pension, ce n'est vraiment pas impressionnant. Alors qu'il y a cinq minutes une dame anonyme gagnait 142 000 F.

Alphonse : Tu te rends compte 500 francs, en poussière...

On entend l'orage gronder et Alphonse se lamenter sur le billet brûlé.

Berny : Et voilà envolé.

Pierre : Comme Fanny, envolée.

Berny : Vous n'avez pas le droit. Je suis son père.

Pierre : Et moi son frère.

Berny : Vous n'êtes qu'une pièce rapportée.

Pierre : Je vous interdis de dire ça, c'est faux.

Berny : Les lois sont contre vous.

Pierre : Je sais. Et pourquoi je respecterais les lois si elles ne nous respectent pas ? Elles sont faites par des gens comme toi contre moi, injustes, mais ne vous inquiétez pas, je sais vivre avec.

Berny : On les a votées, ça nous a coûté beaucoup depuis des temps de mettre de l'ordre dans tout ce vacarme.

Pierre : Moi j'aime ce vacarme, cette cacophonie où tous les sons se mélangent et se perdent.

Berny : Mais les hommes de lois aiment obéir aux règles et ils sont mieux armés que toi petit.

Alphonse : Vous n'entendez pas gronder l'orage ?

Pierre : Tu es un extra terrestre pour Fanny tandis que moi...

Berny : Le sang parle plus fort que tout.

Pierre : Tu as raison, le sang parle et il parle contre toi.

Berny : Elle ne peut pas vivre ici toute sa vie, tu devrais t'en rendre compte.

Alphonse : (pour lui-même, de temps à autre)... 500 francs !...Vous entendez l'orage... ?

Pierre : Et qu'est-ce qui l'en empêche ?

Berny : Parce qu'elle est loin de tout et qu'elle n'a rien ou pas grand chose.

Pierre : Et toi, tu as quoi ? Tu as tout emprunté, tes mots, ta manière de parler, de marcher, de t'habiller, il n'y a rien à toi. Même le fric, ce n'est pas le tien, c'est aux autres que tu l'as pris, alors tu as quoi de plus qui la ferait sauter de joie dans tes bras et crier "papa !". Tu avais, tu as peut-être eu il y a un temps, mais tu as raté le coche parce que tu n'as pas eu le courage et puis un enfant tout seul c'est beaucoup de responsabilités pour un petit père, les jeunes filles moins, n'est-ce pas ?

Berny : Qu'est-ce que vous insinuez ?

Pierre : Rien, absolument rien.

Berny : Donc il ne te reste plus qu'à obéir aux injonctions d'un juge et si tu veux la cacher, c'est à tes risques et périls.

Pierre : Elle n'est pas recluse, je ne la cache pas.

Berny : Tu n'y aurais certainement pas intérêt.

Pierre : Eh, tu n'es pas dans un conseil d'administration où Monsieur le Président est si séduisant et si convaincant qu'on dit " amen " à toutes ces conneries. Tu sais aussi sans doute qu'il y a toujours un crétin ou un génie qui ose se rebeller, même si on ne roule pas si facilement Monsieur Berny qui roule plus vite que quiconque, avec chauffeur de préférence prénom Jules, mais cela n'empêche que ça pourrait lui arriver de rouler dans la farine.

Berny : En tout cas ce n'est pas votre génie, ni votre crétinerie, d'ailleurs je ne vois pas comment vous feriez la différence, qui vous autorise à me menacer et me menacer de quoi ? Et encore moins à me juger.

Pierre : Non, mais le bon sens.

Berny : Et toi dans ta famille personne ne déraile.

Pierre : Ecoutez, Fanny n'a pas besoin de vous. C'est votre femme qui vous a convaincu, mais je crois que vous ne devriez pas d'un jour à l'autre vous encombrer de deux êtres si délicats. Le sentiment du rachat ne

rapporte rien, sauf O.PA, vous connaissez c'est votre métier, le rachat sans sentiments, alors...! Vous n'auriez pas dû revenir, ça je vous le dis. En plus Emilie est fragile, elle pourrait rechuter et ...

Berny : Ta gueule avec tes incongruités ! Je n'ai pas besoin de tes conseils à la mords-moi le nœud. Ce n'est pas un petit gars de vingt cinq ans qui a la tête farcie de magazines pourris et de télé de merde qui va diagnostiquer l'état de santé de ma femme. Vous savez à peine écrire et vous vous permettez de donner des leçons alors que vous ne savez pas grand chose en somme.

Pierre : Je lis sur ta bouche, ça me suffit, j'y lis aussi la suffisance, une certaine redondance mais aussi une forte culpabilité, d'où vient-elle ?

Berny : Faites le beau chez vous, le philosophe, continuez vos volutes spirituelles mais ça ne prend pas au delà de votre territoire, grand mot pour un minable petit lopin de terre. Dans le royaume des analphabètes, le tchatteur est roi, n'est-ce pas ?

Pierre : Mais dans ce royaume faites gaffe au roi !

Berny : Je ne sais qu'une chose, je suis venu la chercher et elle repartira avec nous et j'y mettrai tout ce qu'il faut pour que ça se déroule ainsi.

Pierre : Vous croyez que la vie des autres vous appartient et que vous pouvez en décider librement. Et si elle vous fuyait ?

Berny : Me fuir ! Qu'est-ce que vous racontez ? Vous délirez.

Pierre : (pour lui-même) Quel gâchis !

Berny : Elle quittera cette prison.

Pierre : Si son geôlier a les clefs.

Maryse et Emilie reviennent.

Maryse : Berny, il va falloir que nous dormions ici.

Berny : C'est impossible.

Emilie : Nous ne l'avons pas trouvée.

Berny : (à Pierre) Toi tu sais où elle est. N'est-ce pas que tu sais !

Maryse : Restez cette nuit, demain je vous assure qu'elle...

Berny : Mais c'est impossible Maryse, tout le monde va s'inquiéter. Demain, la bourse ouvre à 10 heures et en plus vous n'avez même pas le téléphone alors que Pierre sait où elle se trouve. Tu vas nous dire gentiment où elle se trouve, d'accord ! (silence) Tu vas parler, nom de Dieu ! (il le prend à la gorge).

Pierre : Oh du calme ! Vous n'êtes pas dans un commissariat, vous êtes ici chez moi et vous obéirez aux règles de notre petit territoire, notre " petit lopin de terre ".

Maryse : Tu sais où est Fanny.

Pierre : Oui.

Alphonse : Eh bien dis leur abruti !

Maryse : Oui si tu sais, dis le !

Pierre : ... Elle est sortie, voilà. Je lui ai dit : reste, ils sont là ! J'ai insisté pour qu'elle vous rejoigne. La nuit tombait, je lui ai recommandé de prendre son cabas. Elle est partie au village, je crois qu'elle avait une dernière chose à régler avant de rejoindre la capitale avec sa nouvelle et gentille petite famille. Elle portait sa jupe fleurie.

Emilie : Tu vois c'était bien elle que j'ai vue. Je n'avais pas rêvé. La jupe fleurie !

Berny : Oui Emilie, c'est bien elle que tu as vue !

Emilie : La jupe fleurie ! J'avais raison.

Berny : Oui, tu avais raison.

Maryse : Restez dormir, demain elle sera là.

Pierre : Oui, demain.

Berny : Impossible.

Maryse : Vous pouvez dormir dans la chambre de Fanny, vous y serez bien.

Berny : Je te dis que c'est impossible.

Emilie : Moi, je reste. J'attendrai.

Berny : Tu ne peux pas rester seule ici. Nous reviendrons quand nous serons mieux armés.

Pierre : Que craignez-vous ?

Berny : (à Pierre) Vous allez nous raccompagner à la voiture par un chemin direct.

Pierre : Aux ordres du roi.

Berny : Vous devriez être heureux de vous débarrasser de nous.

Alphonse : Vous n'entendez pas gronder l'orage ?

Emilie : Soyez gentil accompagnez-le !

Pierre : Non ! Je l'aurais bien voulu mais je ne peux pas. A ces heures, mon temps libre est occupé à entendre le monde et j'aide ma famille à le comprendre aussi. Sincèrement je regrette, mais je ne peux pas.

Berny : Evidemment votre télévision !

Pierre : "Ivre de livres je m'enivre et la délivre..." C'est de qui ?

Berny : ... Vous Alphonse, vous nous indiquerez bien le chemin direct.

Alphonse : Ce serait volontiers quand la pluie aura cessé. Regardez ! Je suis gorgé

de rhumatismes, je suis encore jeune mais ils se sont fourrés chez moi comme par erreur, c'est mon père qui était visé mais il est mort trop tôt. Le crabe qu'ils ont dit, venu comme ça un beau matin dans le coin du jardin, et autour de lui rôdaient ses rhumatismes à la recherche d'une autre proie, des rapaces qui se sont jetés sur moi dès qu'ils m'ont vu. Vous voyez comme ils me maltraitent.

Maryse : Ce n'est pas bien grave, le monde avance, plus on vieillit plus on va mieux. C'est le monde à l'envers, mais c'est la réalité que je te raconte.

Pierre : Ma mère a toujours cru à la science mais elle ne sait pas faire une division.

Maryse : N'empêche qu'on vit mieux qu'avant.

Pierre : Si tu le dis maman !

Berny : Toi Maryse raccompagne-nous !

Emilie : Moi, en tout cas je reste.

Maryse : Je ne peux pas quitter la maison, je ne l'ai jamais fait de peur qu'elle s'écroule et moi de disparaître. Cela te semble un peu étrange, mais c'est réel. Avec ma tante c'est arrivé et je te jure que c'est horrible.

Berny : De disparaître ! Mais vous êtes complètement tarés.

Maryse : Ne te moque pas Berny, cela a failli m'arriver.

Berny : Alors on est coincés, c'est cela ? L'un doit se connecter sur le monde, l'autre faire tourner les tables pour lutter contre ses rhumatismes et toi, tu as peur de disparaître à la moindre sortie.

Maryse : Je ne vais jamais au delà des champs.

Berny : Bien sûr, pas au delà des champs... Allons nous-en !

Emilie : Je t'ai dit que je restais. Je dors ici, je ne repartirai pas sans l'avoir revue.

Berny : Mais tu sais très bien que je ne peux pas rester, que demain la bourse...

Emilie : Je sais. Tu peux partir sans moi. Je me débrouillerai très bien toute seule, fais ce que tu dois faire.

Berny : D'accord. (à Maryse) Montre-moi le chemin direct sans aller au delà des champs au cas où tu te volatiliserais.

Maryse : Tu ferais mieux d'attendre le jour.

Alphonse : La pluie s'est tue, maintenant je peux vous accompagner.

Berny : Emilie, tu es sûre que tu veux rester.

Emilie : Oui, sûre !

Berny : D'accord, je t'envoie le chauffeur demain matin.

Pierre : Monsieur Berny ça doit être surnaturel 142 000 F.

Alphonse : (à Berny) Sans la pluie, ce sera plus facile.

Maryse : Je te suis jusqu'au premier champ.

Berny ne répond pas.
Maryse et Alphonse l'accompagnent.

Emilie et Pierre restent seuls.

Emilie : Que faites-vous toute la journée ?
Pierre : Je cultive un peu, je pose des pierres de ci de là, je bouge. Quelquefois, je vais au village aider les amis, les bouts de famille.
Emilie : Et vous ne vous ennuyez pas.
Pierre : Pas plus que vous. Vous savez, je ne vous envie pas.
Emilie : Moi non plus, rassurez-vous.
Pierre : Le monde est donc bien fait.
Emilie : Vous êtes bien fait.
Pierre : Elle vous ressemble... Berny est fâché pour le téléphone.
Emilie : Il l'aurait été pour autre chose. Il est excédé par nature, il est donc vite excédé, c'est normal c'est sa nature (elle rit)... C'était intentionnel pour le téléphone.
Pierre : L'intention y était.
Emilie : Vous auriez dû accepter son offre, votre orgueil est un peu mal placé.
Pierre : Seuls les pauvres sont taxés d'orgueil quand ils refusent l'argent.
Emilie : Et ces 142 000 F c'est quoi ?
Pierre : Beaucoup d'argent.
Emilie : Vous nous faites un chantage ?
Pierre : J'ai peur pour Fanny.
Emilie : Elle sera bien avec nous, ne vous inquiétez pas et vous la reverrez. Vous pourrez nous rendre visite.
Pierre : Jamais ! J'aurais trop mal à chaque fois. Je préfère recevoir un bon coup que d'être martelé toute ma vie.
Emilie : Il faut être lucide, un jour les chemins se séparent.
Pierre : C'est ce que disent beaucoup de mères hystériques séparées de leurs gosses... Vous l'aimez Berny ?
Emilie : Sans lui je serais en camisole.
Pierre : Je sais votre histoire. C'est un héros admirable de bonté et de courage qui ne vous touche jamais de peur de vous manquer de respect. Vous êtes toujours en camisole Emilie.
Emilie : Croyez ce que vous voulez !... Je peux toucher votre visage ? (elle le lui

caresse).

Pierre : Servez-vous, caressez-moi, je suis à vous, profitez-en ! L'envie est éphémère.

Emilie : Et le plaisir ?

Pierre : Sa sœur jumelle.

Emilie : Vous a-t-on déjà refusé ?

Pierre : Quelques fois.

Emilie : Et ce fut quand la dernière fois ?

Pierre : Taisez-vous. (il la serre dans ses bras)

Emilie : Vous ne pensiez pas que je me livrerais sans camisole.

Pierre : Je m'en doutais.

Emilie : Et vous le redoutiez ?

Pierre : Non. (Ils se caressent) ... Chez Berny la distance entre sa cravate et sa queue est plus longue que celle entre mes lèvres et les vôtres, n'est-ce pas ? (ils rient) Pourquoi ne vous désire-t-il pas ? Parce que vous avez passé l'âge de midi.

Emilie : Oui, je suis en plein après-midi... Il n'y a en fait que notre fille pour nous rappeler à notre vie de couple.

Pierre : Vous allez de nouveau partager sa vie.

Emilie : Nous avons conclu un marché.

Pierre : C'est tout ce qu'il sait faire.

Emilie : Vous le laissez ?

Pierre : Il m'excède. (ils se caressent)

Emilie : Je comprends... Où est Fanny ?

Pierre : Je n'ai rien à cacher, elle n'est pas prise en otage je vous l'ai dit. Que ce soit de l'argent ou des caresses je n'en saurais pas plus. Si c'est pour obtenir des aveux que je ne peux pas faire, vous pouvez cesser immédiatement ce manège érotique !

Emilie : Mais je me livre à vous sans sous-entendu. Vous pouvez prendre mon corps, me le rendre intact ou en faire un instant le vôtre, le charmer, l'ouvrir, le combler, le vider. Je m'offre à vous sans mal entendu. Alors vous acceptez ce chantage : mon plaisir contre le vôtre. Avec le vôtre ?

Pierre : J'accepte... (ils s'embrassent et se déshabillent) Il vous arrive souvent de...?

Emilie : Jamais, en tout cas presque, depuis longtemps.

Pierre : C'est une nouvelle forme d'exotisme.

Emilie : Vous pouvez l'envisager comme ça.

Pierre : Je n'envisage rien.

Ils font l'amour.

EN MATINEE

Scène 1

Intérieur de la maison au petit matin.

Berny est seul.

Berny : Impossible, impossible de retrouver la voiture dans ce putain de terrain miné d'embûches, de fils barbelés, de barrières blanches à perte de vue et pas une âme pour m'aiguiller. On n'aurait jamais dû venir dans ce trou, dans cette toile où l'araignée fait son nid. C'est un piège qu'ils m'ont tendu. Maryse qui me fait croire qu'elle ne peut aller plus loin que les champs et cet Alphonse qui m'a laissé au bout du chemin dans le noir ! Ce n'est vraiment pas chouette, c'est même dégueulasse !... Et mes collaborateurs qui doivent m'attendre, et qui ne prendront aucune décision sans moi ou alors s'ils en prennent, c'est pour me mordre les doigts et me voler ma confiance. Je suis le seul qui a ce nez, mais là dans cette campagne humide je suis comme un chien sans flair, sans maître, un chien malheureux qu'on montre du doigt pour en rire ou en prendre pitié. Je ne veux pas de pitié, je veux retrouver ma voiture, mon chauffeur, un téléphone bon dieu, ce n'est pas le bout du monde. Oh la, oh la !... Il n'y a personne dans cette maison, quelqu'un de normal, quelqu'un qui ait encore un souffle d'humanité. Oh la ! Tout le monde dort, bande de bêtes réveillez-vous ! Je suis fatigué, j'ai faim, j'ai soif...

Entre Pierre avec le petit déjeuner.

Pierre : Chut ! Vous allez réveiller tout le monde.

Berny : Je l'espère.

Pierre : Un petit café ?

Berny : Non !

Pierre : Vous êtes bien matinal.

Berny : C'est la nuit, c'est le jour je ne sais plus.

Pierre : C'est vrai qu'en cette période, le ciel est si bas que le jour ne démord pas vraiment de la nuit. C'est aussi le charme de cette région.

Berny : Je ne suis pas un touriste.
Pierre : C'est dommage, vous auriez été accueilli avec moins de réserves.
Berny : Vos fausses politesses je me les fourre bien profondément où vous savez.
Pierre : Monsieur Berny vous perdez votre langage. Que va-t-il vous rester ?
Berny : Toujours plus que toi espèce de rat d'égout !
Pierre : Rat des champs ! Alors vos classiques ?... Vous avez fait de longues études, non ?

Silence. Pierre sort un papier.

Pierre : Ecoutez ce texte, c'est toujours Fanny qui l'a écrit.
Berny : Fermez-la, je ne veux plus vous entendre.
Pierre : Vous l'entendrez tout de même. Ecoutez ce joli texte, moins ampoulé que l'autre, plus récent ! Peut-être vous est-il dédié ?
Berny : Taisez-vous !
Pierre : "Dans la nuit les feux follets se nourrissent du regard des passants étrangers, dans la nuit les ombres mortes croisent le corps des vivants, les yeux couverts de terre..."
Berny : Vous êtes un cynique qui trouve son réconfort dans la détresse des autres.
Pierre : Mais si vous m'aviez dit au crépuscule que vous étiez en détresse, je vous aurais aidé, j'aurais fait un petit effort. Mais c'est vous qui avait fait le beau parce que sortir de nuit comme ça sans lumière, c'est un jeu d'enfant pour celui qui aime les labyrinthes ! Mais pour celui qui trouve que le jeu a assez duré c'est un calvaire, je vous l'accorde.
Berny : Je m'en fous, la police va bientôt venir vous chercher et vous serez...
Pierre : Serez accusé de quoi ? De rapt d'adultes consentants, d'une femme consentante.
Berny : Je vous en prie, parlez d'elle autrement !
Pierre : Oh excusez-moi de vous avoir blessé. Vous êtes d'une nature si sensible.
Berny : Eh oui mon cher, je suis sensible à tel point que j'ai des allergies pour les gens de votre espèce.
Pierre : ...Vous n'avez donc pas trouvé la route.
Berny : Oui, et vous le savez pertinemment.
Pierre : Oh, je m'en doutais sinon je ne vous aurais pas laisser partir. Mais vous avez retrouvé le chemin du retour, c'est déjà pas mal. Vous avez acquis relativement rapidement quelques notions précises du sens de

l'orientation. Je suis sûr que si vous restiez encore quelque temps vous deviendrez un très bon éclairneur. Pas très utile pour "raider" en bourse mais utile pour quitter ce lieu qui vous maudit et vous colle à la peau.

Berny : Va te faire foutre sangsue !

Pierre : Vous allez réveiller tout le monde, il est encore tôt.

Berny : Où est ma femme ?

Pierre : Elle dort, exténuée par ce voyage picaresque et cette nuit bien fatigante.

Berny : Et vous que faites-vous à cette heure-ci ?

Pierre : J'erre ou je dors mais je vous ai entendu venir au loin, j'ai l'ouïe fine et votre démarche se démarque de celles qui sont accoutumées à traverser les champs, la vôtre est rudement plus bruyante... Une tartine avec de la confiture Monsieur Berny ?

Berny : Non, je ne veux rien.

Pierre : J'ai cru entendre que vous aviez faim.

Berny : Eh bien non ! D'ailleurs je n'accepterai rien de vous, c'est compris.

Pierre : Okey ! Vous savez personne n'est venu vous chercher. C'est vous aujourd'hui qui vous rendez la vie compliquée, à chercher, à vous perdre, à revenir... Vous voulez toujours rencontrer Fanny ?

Berny : Vous connaissez la réponse.

Pierre : Bien sûr... Je m'en vais d'abord vous en montrer quelques extraits si vous permettez. (il sort quelques photos et les lui montre une par une).

Berny : Donnez-moi ça !

Pierre : On regarde sans toucher. Là vous voyez, elle revient du lycée, n'est-elle pas profondément désirable ? Vous aimez les jeunes filles, les petits rats de l'opéra, n'est-ce pas ?

Berny : Espèce de salaud !

Pierre : Vous les aimez, oui ou non ? Il vous arrive de tromper votre femme.

Berny : Montrez-moi ces photos !

Pierre : Doucement, je vais vous les montrer. Regardez ! Là elle est nue et se prélassait dans le jardin près de la fontaine. Elle est belle, n'est-ce pas ?

Berny : Oui, en effet.

Pierre : Ah je préfère ! Et que donneriez-vous pour la posséder ?

Berny : C'est ma fille, j'aimerais que vous en preniez conscience et que vous ayez un peu de respect si ce mot vous évoque quelque chose.

Pierre : Oui, il m'évoque. Mais je sais aussi qu'au printemps dernier, vous lui avez rendu visite sans que personne ne le sache, presque personne. Elle me dit beaucoup de choses ou si elle ne dit pas, je lis dans son silence.

Berny : Elle ne vous a rien dit, rien du tout.

Pierre : C'est vrai qu'elle ne m'a rien dit. Il y a des choses indicibles, innommables, mais je lis sur les lèvres comme d'autres les journaux, et sur ses lèvres tout y est écrit, presque tout, en tout cas le principal... Par exemple, je sais que vous êtes allé la chercher à la sortie de l'école. Elle était heureuse de vous voir d'ailleurs, un peu surprise mais heureuse. C'est vrai, non ?

Berny : Oui... mais... je ne vois pas où est le problème.

Pierre : Ah oui ! Mais elle, elle a vu.

Berny : Vu quoi ? Mon comportement a été celui d'un père, ému certes mais digne.

Pierre : Beaucoup d'argent pour taire votre pourriture.

Berny : Je ne comprends pas.

Pierre : Ah ça pour être ému, vous étiez ému. Un peu trop attendri peut-être, non ?

Berny : Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Pierre : Pourtant vous n'êtes pas un idiot. Un père peut partager avec sa femme, qui plus est il le devrait, mais avec sa fille jusqu'à un certain point. Oh partager l'argent, je n'y vois pas d'inconvénient mais faire taire avec ce même paquet, c'est une toute autre affaire. Alors moi, je lui ai dit : "prends ces 28 000 dollars !", ça n'efface pas grand chose mais c'est tout de même 28 000 dollars, les restes d'une O.P.A certainement. A combien le dollar le 12 mars dernier ?

Berny : 5, 08 francs et quelques centièmes.

Pierre : Exact ! Quelle magnifique mémoire ! Soit 142 000 F à sa majorité. Beau geste Monsieur Berny. Alors, à savoir pourquoi elle n'est pas là aujourd'hui ?

Berny : De toute manière cet argent lui était destiné. Vous voyez le mal partout... Du reste c'est loin tout ça, c'est déjà presque oublié.

Pierre : Malheureusement l'amnésie n'est pas contagieuse, ça nous aurait tous arrangé. Et nous ne serions pas là en train d'en débattre. Peut-être estimiez-vous que vous aviez des droits, vous êtes son père, non ?

Berny : Il ne s'est rien passé entre nous. J'ai juste eu un regain de tendresse, c'est tout.

Pierre : C'est vrai que la tendresse est parfois violente mais elle n'est pas méchante la tendresse, elle ne déchire pas une chemisette pour voir en dessous si les petits seins sont toujours ceux de la petite fille de onze ans. Les petits seins d'une adolescente lui appartiennent et à personne d'autre, vous devriez le savoir, vous qui fréquentez les jupons frais.

Berny : Vous dites n'importe quoi. Je la connais bien. Quand elle était petite, nous avons toujours eu des rapports très affectueux et celui-ci en fut un parmi tant d'autres.

Pierre : Je me fous de quand elle était petite parce quand elle était petite, elle faisait partie de ces millions de petites filles anonymes dont les pères abusent et puis moi, vous savez les viols, les disparitions d'enfants à la télé ça ne me touche pas plus qu'un match de foot perdu. Mais là, il s'agit en l'occurrence de Fanny, en ce moment précisément elle est ma petite sœur, vous saisissez la différence.

Berny : Je crois qu'on peut clore ici cette conversation et si quelqu'un a à se plaindre, ce n'est pas vous. Et puis les femmes ont des réactions autres que celles que vous imaginez.

Pierre : Que savez-vous de la souffrance d'une femme ?

Berny : ... Bon, qu'est-ce que vous voulez ?

Pierre : Rien, je ne veux rien.

Berny : C'est un chantage, c'est ça ? Ridicule ! Vous n'en retirez pas grand chose.

Pierre : (le regard perdu) Chut !...

Berny : Combien vous voulez ?

Pierre : Pour mon silence ?

Berny : Pour vous faire taire ! Pour ne plus vous entendre !

Pierre : Chut !... Mon silence n'a pas de prix. Il est sous coffre mon silence, c'est moi qui ai les clefs et le code secret, sous coffre et jamais il ne s'ouvrira.

Berny : Alors vous voulez quoi ?

Pierre : Vous détruire Monsieur Berny ! Oui vous détruire, parce que quand quelqu'un refuse et cela m'est arrivé, je préfère pleurer que forcer la porte. Et un homme qui pleure est un homme d'honneur, celui qui pousse la porte d'autrui sans permission est une espèce que j'aimerais en voie de disparition. Vous n'avez donc jamais pleuré Monsieur Berny.

Berny : Oh ce n'était pas grand chose, juste une attirance, sans aucune brutalité.

Pierre : C'est votre miroir qui vous a dit ça ? Quel courage il a de vous regarder !... Alors vous n'avez jamais pleuré Monsieur Berny.

Berny : ... J'ai... J'ai regretté de m'être un peu laissé aller... J'ai été rongé par les remords.

Pierre : J'aurais préféré que vous le soyez par les vers.

Berny : J'ai même pensé me supprimer.

Pierre : Pourtant vous ne l'avez pas fait. Néanmoins vous avez repris le pli de

vosre quotidien sans trop de difficultés, les affaires avant tout.

Berny : Oui, parce que ça ne l'a pas trop marquée sinon je l'aurais su, nous nous sommes écrits, elle m'a rassuré, elle n'en parlait pas. C'est une relation qui vous échappe fatalement, vous n'êtes pas son père, vous ne pouvez pas comprendre. Vous voyez ce n'est pas la peine d'en faire une affaire d'état. On s'arrête là d'accord !... Moi je... je vais repartir, c'est ce que vous vouliez, non ?

Pierre : Eh bien, à bientôt Monsieur Berny.

Berny : Je... Je retrouverai bien le chemin même si cela doit me coûter plusieurs nuits. Ne dites pas à ma femme que je suis revenu.

Pierre : Elle n'en saura rien, mieux vaut qu'elle dorme.

Berny : C'est une vieille histoire, je suis sûr que Fanny n'y a attaché aucune importance.

Pierre : Vous en êtes sûr ?

Berny : Oui, je le crois...

Pierre : Ah oui !

Berny : ... Je l'espère...

Pierre : Ah, vous l'espérez !

Berny : Je... je le crois en tout cas...

Pierre : Eh bien voyons voir.

Silence.

Berny va pour sortir, Pierre l'en empêche.

Pierre : Fanny ! Fanny ! Viens, ton père aimerait te parler.

Berny : Je vous en prie pas maintenant.

Pierre : Pourtant vous avez bien fait cet épuisant voyage pour elle !

Berny : Oui, mais pas maintenant.

Pierre : Autant se libérer d'un poids, d'un poids lourd, j'en conviens. Calmez-vous ! Elle a certainement oublié, sinon elle aura pardonné.

Berny : Je vous en prie, plus tard !

Pierre : Allons viens ! N'aie pas peur, Fanny !

Fanny entre un peu sauvagement comme effrayée.

Elle n'émettra que quelques sons durant cette scène.

Pierre : Voilà ton père. Tu te souviens de lui.

Dès que Berny tente de l'approcher, elle recule.

Durant cette scène elle écrit sur des papiers qu'elle chiffonne immédiatement.

Pierre les ramasse au fur et à mesure.

Pierre : N'aie pas peur ! C'est bien ton père. Il aimerait te toucher les seins, tu permets ? Approchez Monsieur Berny !

Berny : Vous êtes répugnant.

Pierre déboutonne le chemisier de Fanny et lui caresse les seins.

Fanny se laisse faire. On entend son plaisir.

Pierre : Vous devriez essayer, ils sont doux, fermes, soyeux... Vous ne voulez pas y goûter un peu ? Ils sont délicieux.

Berny : Bon, ça suffit ! Lâchez-la !

Pierre : C'est à elle de dire, c'est son corps. Et ce qui lui plaît me plaît.

Berny : Bon, vous allez arrêter vos insanités ! Fanny, je t'en prie !...

Pierre : Vous voyez le plaisir que je peux infliger à une jolie jeune fille. En êtes-vous capable ? Ecoutez ce léger souffle comme une brise qui nous invite à toutes les cochonneries. Cela vous rappellerait-il quelque chose ? Non, son souffle ressemblait plus à une tempête avec les cris des cormorans, c'est cela ? J'aurais tant aimé vivre près de la mer pour y entendre tous ses caprices et me faire caresser par ses embruns. Vous aimez la mer ?

Berny : Arrêtez ce jeu infâme, maintenant laissez-la ou je vous casse la gueule.

Pierre : Avec les poings ou cacheriez-vous une arme qui vous rendrait plus puissant ?

Berny : Tu vas la lâcher salopard !

Pierre : Et pourquoi j'obéirais alors qu'elle, elle vous suppliait.

Berny : Parce que je te l'ordonne.

Pierre : C'est très mal élevé d'interrompre un plaisir.

Berny se rue sur Pierre.

Pierre lui donne un violent coup de tête qui le projette au sol.

Berny se relève, il a mal.

Berny : Pardonne-moi Fanny !

Pierre : Vous voyez elle semble vous pardonner mais elle n'a pas les mots pour le dire.

Berny : Dis moi quelque chose !... Insulte-moi Fanny si tu veux, mais dis quelque chose !

Pierre : Elle n'a pas les mots pour insulter, je le ferais bien à sa place mais son corps et son cœur sont plus gros de haine et de dégoût comme jamais ne le sera le mien.

Berny : Je vais repartir, je ne vais pas rester, je... Ton regard, Fanny... ma petite fille... Je m'en vais...

Pierre : Vous devriez rester, vous êtes le bienvenu. Maryse a beaucoup d'estime pour vous et puis Alphonse est suffisamment obséquieux pour vous vénérer le temps d'un marchandage. Il a derrière la tête la multiplication de votre généreuse pension alimentaire, par dix fois douze mois ou quelque chose comme ça. Vous êtes donc à l'abri de son regard.

Berny : Et pourquoi ne répond-elle pas ?

Pierre : Eh bien, demandez-le lui !

Berny : Fanny ! Fanny !... Je t'en prie dis quelque chose !

Pierre : Ca ne marche pas. Il lui faut certainement un autre électrochoc. (il ramasse quelques papiers chiffonnés) Lisons cela si vous le voulez bien. Ah c'est un dessin, ce n'est pas très clair (il le jette) Voyons le deuxième ! Ah oui je peux le déchiffrer. Son écriture est quelquefois illisible.

Berny : Elle ne va plus à l'école ?

Pierre : Depuis mars, avril dernier, non. Ah le printemps des bourgeons ! C'est dommage c'était une si bonne élève, très appréciée de ses professeurs !... Mais je vais vous lire ce petit bout de papier, il me semble intéressant.

Berny : Ce n'est pas la peine.

Pierre : Si, si c'est la peine !

Berny : Non !

Pierre : Eh bien vous écouterez !... "Père et non Pierre, Père en Pierre, sang de vierge m'a maculé, le fond du trou, de la terre à la pierre un père se perd, j'opère un enfant dans le trou comme je jette une pierre dans le puits..."

Berny : Arrêtez tout ça, je vous en prie.

Pierre : Et que puis-je y faire ? Vous avez laissé des traces si profondes dans le ventre de cette vierge.

Berny : Bon, laissez-moi partir !

Pierre : C'est une retraite ou une débâcle ?

Berny : Appelez-la comme vous voulez, moi je vous laisse.

Apparaît Emilie à peine réveillée. Pierre l'aperçoit.
Berny va pour sortir.

Pierre : Ah ! Je crois que c'est trop tard pour vous éclipser subrepticement.

Emilie se jette dans les bras de Fanny.

Emilie : Oh ma fille ! Ma fille ! Comme tu es belle ! Oh Fanny, Fanny, quelle joie !... .. C'est bien toi hier que j'ai vue courir dans le champ, pourquoi tu nous as fuis ?... Réponds-moi ma petite Fanny ! Oh comme tu es belle ! (à Berny) Tu vois, c'était elle, je n'avais pas rêvé. Au fait qu'est-ce que tu fais ici ? Je te croyais parti.

Berny : Je n'ai pas trouvé le chemin.

Pierre : Bien dormi Emilie ?

Emilie : Oui, je vous remercie.

Pierre : Après le sexe, l'amour, le sommeil vient comme une tombe nous ensevelir.

Berny : Qu'est-ce que vous racontez ?

Pierre : Métaphore.

Emilie : Oh puisque je vois que vous avez la langue déliée...

Pierre : Toujours avec toi Emilie.

Berny : Qu'est-ce que c'est que ces familiarités ?

Emilie : Si tu veux savoir on a couché ensemble cette nuit, voilà.

Berny : J'aurais préféré ne pas le savoir.

Pierre : Oh il serait tellement bon de ne pas savoir tant de choses, n'est-ce pas Berny ?

Emilie : Bon qu'est-ce qui se passe ici ? Et toi Fanny pourquoi tu ne dis rien. Tu as tellement changé. Tu ne trouves pas Berny qu'elle a changé, que c'est devenu une vraie jeune fille.

Berny : Oui, une jeune fille... Partons Emilie, partons vite, je t'expliquerai plus tard, mais partons.

Emilie : D'abord on emmène Fanny. (à Fanny) Tu viens avec nous ?

Berny : Je crois qu'il ne vaut mieux pas.

Emilie : Et pourquoi ? On est bien venu pour la ramener... Fanny, dis quelque chose. Tu veux venir avec nous ? (elle hoche la tête comme pour dire oui comme pour dire non) Je ne te comprends pas ma petite. Que

t'arrive-t-il ? Tu ne parles pas ? (elle fait signe que non) Oh malheur, mais qu'est-ce qui t'est arrivé. (à Pierre) Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ? Répondez ! Mais répondez, nom de Dieu !... (silence, elle le regarde) Vous auriez pu au moins nous prévenir... Fanny, ma petite Fanny, ta langue, montre-moi ta langue ! (elle lui tire la langue) Et depuis quand est-elle... ?

Pierre : Depuis le printemps déjà.

Berny : Emilie partons, partons de ce lieu maudit !

Emilie : Toi pars ! Pierre pourquoi n'avoir rien dit ?... Mais bon sang répondez !... Oh réveillez-vous Maryse, Alphonse, debout tous dans cette putain de baraque. Oh debout ! Répondez, nom de Dieu ! Pourquoi ne pas nous avoir prévenus ? Oui, pourquoi ? Maryse, Alphonse, répondez !

Maryse entre.

Maryse : Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

Berny : Bon, moi je pars. Tu viens Emilie, je te jure qu'il ne fait pas bon rester ici.

Emilie : Ma petite Fanny, tu m'as tellement manquée.

Berny : Alors qu'elle vienne, mais de suite.

Pierre : Je ne pense pas qu'elle vous suive. Je vais vous raccompagner Monsieur Berny.

Berny : Non, ce n'est pas la peine.

Pierre : Si ! Sinon vous allez encore tourner en rond et au moins je serais sûr de ne pas vous revoir.

Maryse : Mais qu'est-ce qui se passe ?

Berny : Je vous ai dit non !

Emilie : Sois raisonnable Berny, seul tu vas encore te paumer.

Berny : Et c'est toi qui me dit d'être raisonnable, à peine ai-je tourné le dos que tu t'envoies en l'air.

Emilie : J'ai fait une fois ce que tu te permets de faire cent fois. Alors, un peu d'indulgence d'autant plus que ce fut très agréable et très soigné.

Berny : Tu pourrais me passer les détails.

Emilie : Si tu me passais dessus plus souvent peut-être.

Pierre : Oh que de linge sale déballé en public !

Berny : Toi, ta gueule !

Pierre : Et que de grossièretés !

Maryse : Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

- Pierre : Rien, tout est plus ou moins normal.
- Emilie : Maryse, pourquoi ne nous avoir rien dit pour Fanny ?
- Maryse : Pardonnez-moi !... Je suis désolée. Mais je croyais que... le temps, je ne sais pas... C'est les médecins qui étaient confiants, "passager, passager, passager" ils disaient alors... Et puis il y a eu des réminiscences, des souvenirs, de l'espoir, des bouts de phrases, des mots et puis aussi de longs silences, des noirs, le vide... alors j'ai cru jusqu'au dernier moment, avec votre arrivée... et puis après je n'ai pas eu le courage. Oh j'ai honte !
- Pierre : Je vous l'ai dit qu'elle a une confiance aveugle en la médecine, en l'atome, en la recherche... Tous les progrès techniques sont pour elle un message de Dieu, des miracles ! Mais entre l'antibiotique et le miracle il y a un pas, si ce n'est un fossé.
- Emilie : Comment s'est arrivé ?
- Maryse : On ne sait pas. C'est venu un jour et petit à petit chaque jour un peu plus, son langage se creusait et le silence se remplissait jusqu'à prendre toute la place, chaque jour un peu plus. Je suis désolée, c'est ma faute.
- Pierre : Mais non maman, tu n'y es pour rien, pas plus que pour les mythiques rhumatismes d'Alphonse.
- Maryse : Qu'est-ce que je sais, moi ? Les médecins, les psychiatres m'ont interrogée comme si c'était ma faute, comme si j'avais mal agi ou... J'avais l'impression d'avoir commis un crime. En tout cas je leur ai tout dit, je vous jure, tout. Oh que j'ai mal !
- Berny : Bon, moi je vous laisse. Emilie tu viens ?
- Emilie : Non ! Je reste auprès de Fanny. (à Fanny) Tu veux bien ? (elle fait signe que oui)
- Maryse : J'ai tout dit, tout fait pour elle je crois et voilà comme elle vous revient. Une muette ! Dire qu'elle était !... Oh je suis malheureuse. Que Dieu me pardonne.
- Emilie : Vous n'y êtes pour rien Madame. Elle guérira.
- Maryse : Si la médecine vous entendait !

Alphonse arrive à moitié endormi.

Alphonse : Ah Fanny tu es là ! On t'a cherchée partout, partout.

Berny : Merci Maryse pour ton accueil et vous Alphonse aussi.

Alphonse : Alors vous repartez avec Fanny, vous êtes revenu la chercher avec le chauffeur ?...

Berny : Dans le noir je ne risquais pas de retrouver le chauffeur.

Alphonse : Je vous ai pourtant correctement indiqué le chemin. Et pour la lampe, nous n'en avons qu'une, je ne pouvais pas priver la famille de lumière au cas où... Alors vous repartez avec Fanny. Je pense que... qu'il serait bon d'en parler, comme vous allez partir, longtemps peut-être et que nous avons donné beaucoup de nous, de nous même, même !... Il est vrai que cette pension alimentaire n'a plus lieu, mais elle va nous manquer, c'est qu'il faudrait combler, nous combler un peu quoi !... Car comme vous voyez nous sommes un peu démunis, comment dire ?... Dis lui toi Pierre !

Maryse : Je t'en prie. Nous ne manquons de rien.

Alphonse : Oh si si, nous manquons de beaucoup, beaucoup beaucoup ! Je pourrais par exemple me faire mieux soigner et puis on pourrait avoir le câble pour Pierre, ce serait bien et puis toi, tu pourrais t'acheter des petites choses qu'on n'a pas.

Berny : Je verrai ce que je peux faire.

Alphonse : Oui bonne idée ! Voyez ce que vous pouvez faire. Que vous pouvez faire vite. Concrètement, ça veut dire combien ?

Maryse : Alphonse cesse de te plaindre et de marchander ! Tu peux partir tranquille Berny, nous ne manquons de rien.

Alphonse : Mais si, nous manquons de tout, de tout, beaucoup ! Maryse, tu le sais très bien .

Maryse : Ca suffit!... Pierre va t'accompagner.

Pierre : Si Monsieur le désire, ce serait avec plaisir.

Alphonse : Ne l'écoutez pas ! Nous manquons vraiment, mais vraiment, il faut le dire, vraiment de beaucoup !

Berny : Emilie, viens avec moi.

Emilie : Non.

Berny : Bon, je vous laisse...

Alphonse : C'est combien concrètement, en réel ? Une pension, dix, vingt, plus ?

Maryse : Arrête de le harceler !

Berny : Je ferai de mon mieux Alphonse... Bon ! Au revoir à tous et merci pour votre accueil.

Pierre : Vous n'embrassez pas votre fille ?

Berny : Ah oui, évidemment que oui. (Il s'approche d'elle et va pour l'embrasser. Elle se retire brusquement)

Maryse : Eh bien voyons Fanny, c'est ton père, ton papa, tu pourrais tout de même faire un petit effort.

Alphonse : (tout seul) Mais vous allez le laisser partir !

Berny : Oh vous savez, elle doit s'habituer un peu, ce ne doit pas être facile pour elle de retrouver une famille toute fraîche.

Maryse : Allez Fanny, fais un bisou d'au revoir à ton papa.

Berny : N'insistez pas ! Bon,... eh bien à bientôt... A plus tard Fanny... A bientôt Emilie.

Emilie : A bientôt, Berny.

Alphonse : Mais vous n'allez pas le laisser partir comme ça sans savoir, vous êtes complètement fous, inconscients. Il a pas répondu en concret, en combien et quand.

Maryse : Tu me fais honte.

Alphonse : " Je ferais de mon mieux ", ça ne dit pas du tout combien !

Berny va pour sortir, Fanny lui barre le chemin et lui tend un papier.

Berny : Vous voyez ! (il ouvre le papier et devient un peu blême)

Emilie : Qu'est-ce qu'il y est écrit ?

Berny : (il lit) Oh des bêtises de jeune fille.

Emilie : Lis-le donc !

Berny : Non, ce n'est pas la peine.

Emilie : Si ! Lis-le !

Berny : Bon, d'accord !... Euh "J'opère...un... en..." C'est illisible !

Pierre lui arrache le papier.

Pierre : "J'opère un enfant dans le trou comme je jette un père dans le puits..."

Emilie : Ce qui veut dire ?

Pierre : Ce sont des paraboles, des allégories... Alors je vous raccompagne Monsieur Berny.

Berny : Oui, puisque je n'ai pas le choix.

Berny sort.

Alphonse : Mais Berny , Berny!... Bon sang, retenez-le, il va partir sans qu'il ait dit une réponse concrète, qui nous dirait combien, sans nous laisser dans le doute et le besoin. C'est important de savoir combien et combien de temps et quand ça démarre. Maryse, empêche-le. Attendez ! Berny, Berny !

Pierre : (à Fanny au moment de sortir) Je t'obéirai petite sœur.

Pierre sort.

Alphonse : Ca y est, il est parti et on sait rien ni combien, ni comment, ni quand !

Emilie : Maryse vous permettez ? (elle s'approche de Fanny) Tu veux bien faire un tour avec moi dehors ? (Fanny pleure)

Maryse : Oh ça va lui passer, ça lui arrive parfois.

Alphonse : Tous les jours elle chiale, elle est inconsolable.

Maryse : Oh tu exagères Alphonse.

Emilie : Tu viens avec moi dehors cinq minutes. (Fanny acquiesce) Je reviens, ne vous inquiétez pas !

Maryse : Oh nous ne sommes pas inquiets, elle est entre de bonnes mains.

Fanny et Emilie sortent.

Alphonse : Et voilà, à cause de vous il est parti, sans laisser un chèque, sans signature, sans rien. Vous êtes contents ! Tu crois que je lui ai indiqué le sud, pourquoi faire ? Pour qu'il revienne ici, tiens bêtas ! Dans le noir, il risquait pas de trouver. Et voilà que vous le laissez repartir. En plus je suis certain que nous aurions mieux fait de dire la vérité, c'est ça qui l'a fâché.

Maryse : Je n'avais pas le courage et puis Pierre était contre.

Alphonse : C'est toujours lui qui décide, on aurait mieux fait de m'écouter.

Maryse : C'est aussi lui qui ramène de quoi nous nourrir.

Alphonse : Tu me chantes constamment le même refrain.

Maryse : Parce que j'en ai marre de te voir ne rien faire, te prélasser à nos crochets, de quémander.

Alphonse : Oh, je n'ai besoin de personne.

Maryse : Oui, encore trois mois.

Alphonse : Trois mois et demi !

Maryse : Oui, et après finies tes allocations et tu fais quoi ?

Alphonse : Justement Berny va nous aider, je vois pas ce qu'il y a de mal à profiter de lui. Il est bourré d'argent !

Maryse : Et toi, bourré de flemme !

Alphonse : On lui a bien rendu un fier service.

Maryse : Je n'aime pas mendier.

Alphonse : Ca n'a rien à voir, en plus c'est une famille moderne, ils voient pas les choses comme nous. Regarde, il est laqué de partout, tu me vois moi,

les cheveux laqués, c'est un autre monde, il ne voit aucun mal à nous aider, c'est normal, moi à sa place, j'hésiterais pas, je ferais pareil, je vous aiderais. Mais vous, vous êtes tellement !... Souviens-toi à une époque, j'ai bien participé et puis si j'avais eu les superflus, j'aurais pas été regardant alors, je vois pas pourquoi lui Berny, il le serait.

Maryse : Parce que nous avons de la fierté.

Alphonse : Et à quoi ça te sert ? Il y a pas de scrupules à avoir, moi j'en ai pas. L'occasion se présente si rarement, pour une fois que je suis bon à quelque chose, ça me sert moi, à moi.

Maryse : L'occasion est passée, voilà.

Alphonse : Tu me laisseras faire avec Emilie, maintenant que Berny est parti.

Maryse : Non, je ne te laisserai pas faire et je crois que Pierre sera d'accord avec moi.

Alphonse : Je m'en fous ! Parce que moi la nuit je souffre, je ne dors pas et je me tords pendant que toi tu ronfles paisiblement, je me tords sous les douleurs, alors je me gave de tes maudits médicaments et tu crois que des gens comme Berny, tu me disais sur les progrès les hormones, les gênes et je sais pas quoi, tu crois qu'eux ils ont le même traitement que moi ?

Maryse : Si tu bougeais au lieu de te lamenter. Si tu avais quelques sourires à nous offrir, je suis sûr que tu guérirais, parce que quand tu bossais tu avais autre chose en toi que de regarder toute la journée tes rhumatismes se balader dans le corps. Tu étais plus gai, tu avais moins mal.

Alphonse : Il y a eu compression de personnel.

Maryse : Sur les cent, ils en ont compressés dix., dont toi.

Emilie et Fanny reviennent.

Alphonse : Alors elle est mignonne. Elle vous a parlé ? Oh vous savez c'est une question de temps.

Emilie : Oui, j'en suis sûr. Nous irons voir les meilleurs spécialistes.

Alphonse : C'est ce que je veux moi aussi Madame, et Fanny ira voir les meilleurs spécialistes si Alphonse va les voir aussi.

Maryse : Ca suffit !

Emilie : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Maryse : Rien, il ne veut rien dire.

Maryse fait signe à Fanny de sortir.

Elle sort.

Alphonse : (à Maryse) Tu m'as très bien compris ! (à Emilie) Moi, j'ai besoin d'argent pour me soigner, de l'argent, du vôtre, de votre argent, pour me soigner, me guérir, je suis malade.

Maryse : Alphonse, tu sais très bien que ça n'a rien à voir.

Alphonse : Et même si ça ne me soigne pas, ça calmera mes peines.

Emilie : Vous vous êtes mis d'accord avec Berny ?

Alphonse : Oui, mais pas sur le montant.

Emilie : Ecoutez, voyez cela avec lui.

Alphonse : Il est flou, votre Berny.

Maryse : Fanny repart donc avec vous.

Emilie : C'est ce qui était décidé.

Alphonse : A une condition !

Maryse : Tais-toi Alphonse ! (à Emilie) Elle est toujours d'accord.

Emilie : Oui, elle est d'accord.

Maryse : Eh bien tant mieux !

Alphonse : Elle ne quittera cette maison qu'à une condition et une seule !...

Pierre rentre.

Pierre : A aucune condition madame. Vous pouvez l'emmener, je sais qu'elle sera bien maintenant auprès de vous.

Alphonse : Toi, toujours à foutre ta merde.

Pierre : Il t'a promis quelque chose.

Alphonse : Oui, mais je sais pas ni combien, ni combien de temps, ni comment et quand. Et moi je veux plus.

Pierre : Tu n'auras rien pauvre Alphonse.

Alphonse : Tu pourrais avoir pitié, je suis malade.

Pierre : C'est toi qui t'es fait le diagnostic, tu n'es pas plus malade qu'un autre.

Alphonse : Mais la nuit tu entends bien mes douleurs, non ?

Pierre : La nuit je dors peu et je ne t'entends pas gémir, alors laisse croire à maman, mais pas à un insomniaque que tu es malade à crever.

Alphonse : Toi, tu les vois Maryse mes rhumatismes.

Maryse : Oui, un peu...

Pierre : (il la coupe) Non, elle ne voit rien du tout.

Alphonse : Qu'est-ce que tu en sais toi ?

Pierre : Parce que je te connais ! Tu simules, tu feins, tu fais semblant, pour faire chier quoi !

Alphonse : Tu me répugnes.
Pierre : Réciproque beau-père.
Emilie : Berny vous dépannera monsieur.
Pierre : A cette heure-ci j'en suis moins sûr.
Alphonse : Tu veux vraiment te débarrasser de moi, hein ?
Pierre : Les objets ne m'ont jamais paru encombrants.
Alphonse : D'accord j'ai compris, tu veux que je parte.
Maryse : Tu peux rester.
Pierre : Tu peux partir aussi.
Alphonse : Bon, ben, je vous laisse entre vous.
Pierre : Comme tu veux.
Alphonse : Décidez sans moi, vu que je compte pas.
Maryse : Voyons Alphonse, calme-toi !
Alphonse : Ben oui, c'est vrai, je n'existe pas.
Pierre : C'est beaucoup dire.
Alphonse : (en sortant) C'est ça, faites sans moi, d'ailleurs je n'existe pas, je n'existe pas, je suis du vent, c'est ça, du vent !...

Alphonse sort en maugréant.

Maryse : (à Emilie) Ne faites pas attention à lui ! (à Pierre) Tu pourrais tout de même faire un petit effort. ...Au fait, tu as raccompagné Berny ?
Pierre : Oui.
Maryse : Il nous en veut pour Fanny.
Pierre : Non maman, pas du tout !...
Maryse : Pourtant il avait l'air bien fâché.
Emilie : C'est son caractère.
Pierre : Vous allez emmener Fanny. Vous savez elle se réjouit, oh pas de nous quitter mais de retrouver autre chose.
Emilie : (à Maryse) Vous viendrez nous voir.
Maryse : Je ne peux pas quitter mon lieu, je regrette. Mais vous pourrez repasser, ça fait un peu loin, mais une fois de l'an quand vous avez le temps. A Noël...
Emilie : Et vous Pierre ?
Pierre : Si les juges ne sont pas trop féroces.
Emilie : Je ne vous comprends pas.
Pierre : Vous ne me comprendrez jamais madame.
Emilie : En tout cas sachez que vous serez le bienvenu.
Pierre : Je n'en doute pas, mais ne comptez pas sur moi. Vous partez quand ?

Emilie : Là, de suite, d'ici peu, le temps qu'elle prenne ses dernières affaires.
Pierre : Vous m'accordez un dernier instant auprès d'elle.
Emilie : Bien entendu Pierre.
Pierre : Je vous remercie et je vous demande de m'excuser de vous avoir quelque peu humiliée.
Emilie : Je ne me suis pas sentie humiliée, du tout. Au contraire, vous m'avez redonné confiance, mon corps semble s'être remis à dialoguer avec ma tête. (elle rit)
Maryse : De quoi vous parlez Pierre ?
Pierre : De rien maman, de rien... Alors, à bientôt Madame ?
Emilie : Je le souhaite.

Pierre sort.

Maryse : Vous savez, il fait le fier mais il sera très malheureux sans sa sœur.
Emilie : Je ferais tout pour qu'il ne le soit pas.
Maryse : Ils sont comme les deux doigts d'une main.
Emilie : Je m'en suis rendu compte.
Maryse : Oh, il ne pourra pas s'empêcher de vous rendre visite.
Emilie : J'en doute mais il ne faut surtout pas l'en empêcher.
Maryse : Avec vous Fanny sera rudement bien, elle guérira, c'est passager. " Passager ", ça ils ont dit et redit, je vous l'assure. Oh, je l'espère tant et je prierai pour ça ! Alors là, il voudra la revoir.
Emilie : Avec de la patience tout finit par guérir.
Maryse : Oui, oui, avec de la patience et lui petit Pierre il n'en manque pas.

Scène dernière

Dehors, dans le jardin, Pierre et Fanny.

Pierre : Tu n'as plus à avoir peur. J'ai marqué le but. Le pacte est conclu, il n'y a pas eu de marché, tout est clos... On descendait côte à côte sans dire un mot, sans même se voir, juste deux respirations parallèles, la sienne plus épaisse que la mienne et puis je l'ai laissé prendre son chemin quand on a vu la route se dessiner, la voiture n'était plus là, le chauffeur non plus, la police peut-être comme il le disait, en tout cas, il est passé devant moi sans se retourner. Mon cœur s'est emballé, pas longtemps, puis il a vu mon geste, comme si on avait tous un œil derrière la tête pour prévenir du danger et là il a fait volte face, il a crié, a regardé le ciel pour implorer je ne sais quel diable encore, il n'a pas croisé mon regard trop préoccupé par le ciel qui lui disait sa fin et qui crachait son poison dans l'orage puis il s'est tu paralysé par la peur. J'ai frappé cinq, six, dix fois, je ne sais pas. La pioche semblait m'obéir, elle revenait sans cesse entre ses yeux. Ensanglantée elle frappait comme mue par une force autre que la mienne et puis elle s'est posée auprès de lui sans visage, sans son visage, sans plus jamais de visage, fatiguée après la cognée, la pioche s'est endormie. La pluie a cessé de l'inonder comme si elle ne voulait pas le rincer de ses péchés. J'ai entendu un râle horrible plus animal qu'humain puis le silence dans son torrent de sang. Je pensais que sa source était tarie. Non, non, ça coulait, ça coulait, rouge, noir, rouge, noir... Après la mort, il y a toujours quelque chose en vie, je ne savais pas, une rivière, une âme, un muscle, un bout de chair, c'était certainement sa dernière chance de vie avant l'enfer. Oui, sa dernière chance. Ses lèvres pincées ne disaient ni remords, ni pardon, elles avaient tout oublié. J'ai obéi Fanny, tu es libre. Tu n'auras plus jamais peur, tu retrouveras ta voix. Il a quitté définitivement tes rêves, il ne te hantera plus, ne te touchera plus, plus jamais...

Fanny (si indistinctement que seul Pierre croit l'entendre) Enterré, enterré...

Pierre : Fanny, tu parles, ce n'est pas vrai, redis-le, encore, encore. Essaie !
Doucement !... Fanny !

Fanny tente de parler.

Elle émet de vagues sons inaudibles,

peut-être aussi inaudibles que ceux prononcés auparavant.

Pierre : Calme-toi ! Essaie encore.

Elle tente à nouveau de parler mais en vain.

Elle griffonne un papier en sanglotant.

Pierre lit le papier.

Pierre : D'accord Fanny ! Je te promets, je le ferai... Mais pas dans ton jardin...
 Tu peux partir tranquille maintenant.

Fanny hésite à partir.

Pierre : Elle t'attend... N'aie pas peur... Allez, vas-y.

Fanny sort.

novembre 1996